FRC 2.17803.1.A
Case FRC 20124

MISANTROPIE ET REPENTIR,

DRAME

EN CINQ ACTES, EN PROSE,

DU THÉATRE ALLEMAND DE KOTZ-BÜE,

Traduit par BURSAY,

Et arrangé à l'usage de la Scène française, par la Citoyenne MOLÉ, Artiste du Théâtre français, faubourg Germain.

REPRÉSENTÉ, pour la première fois, sur ce Théâtre, le 7 nivôse, an 7.

Ah! que la vertu outragée se venge cruellement!
ACT. III, SC. VIII.

PRIX 1 Franc 50 Centimes.

A PARIS,

Chez le Libraire au Théâtre du Vaudeville; rue de Malthe;
Et à son Imprimerie, rue des Droits-de-l'Homme, No. 44.

An VII.

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

PERSONNAGES.	ARTISTES.
	CITOYENS.
UN INCONNU.	*Saint-Fal.*
Le comte de WALBERG, général retiré du service.	*Grandménil.*
DE HORST, Major dans un régiment allemand au service de France, et frère de la comtesse.	*Dorsan.*
BITTERMANN, intendant du Comte.	*Habert.*
TOBIE, vieux paysan.	*Naudet.*
FRANTZ, domestique de l'Inconnu, homme d'un âge mûre	*Picard.*
EUGÈNE, enfant de quatre ou cinq ans.	
	CITOYENNES.
La Comtesse de WALBERG.	*Molé.*
EULALIE, sous le nom de madame Miller.	*Simon.*
PETERS, fils de Bittermann.	*Beffroy.*

Un petit garçon d'environ quatre ou cinq ans.
Une petite fille d'environ trois ou quatre ans.

Une Femme-de-Chambre. Plusieurs Domestiques. Un Postillon.	Personnages-muets.

La Scène est, pendant le premier, le troisième, le quatrième et le cinquième Acts, dans le site champêtre expliqué au commencement de la pièce, et le second Acte est dans un sallon du château.

MISANTROPIE
ET REPENTIR,
DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un site champêtre. Le château paraît sur une partie élevée, et dans le lointain à la droite des acteurs. Dans le fond à gauche, on apperçoit, à mi-côteau, une misérable cabane entre quelques arbres qui la couvrent. Du même côté, au bas de la colline, est un commencement d'allée d'arbres qui mène à la demeure de l'Inconnu. Sur la droite, vers la troisième coulisse, est une espèce de pavillon, dont on ne voit qu'une partie, mais dans lequel on peut entrer.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETERS, *venant du château en courant après un papillon, qu'à la fin il attrape.*

AH! je le tiens! j'ai eu bien de la peine : oh! qu'il est joli! Je ne suis pas mal adroit, pourtant; quoique mon père dise toujours : grand nigaud! mais Peters n'est pas si sot! (*Il attache le papillon à son chapeau.*) voilà qu'il a mis à son chapeau de quoi faire courir après lui toutes les jeunes filles du village...... Mon père veut toujours être si raisonnable! Il veut toujours savoir tout mieux qu'un autre. Tantôt je parle trop, tantôt je parle trop peu; et si je parle seul, il dit que je suis fou....... J'aime pourtant bien de parler seul; car je m'entends à merveille, et je ne me moque pas de moi, comme les autres ont coutume de faire. Se moquer comme cela des gens! fi! c'est une bien mauvaise habitude. Passe encore quand c'est madame Miller qui me raille; elle est si douce, si bonne, si gracieuse! Elle me gronderait, que j'aurais autant de plaisir à l'entendre qu'à la voir. Oh! cela est bien vrai. Oh! tatigué! j'allais presque oublier pourquoi je

suis venu ! c'est pour le coup qu'on aurait pu rire à mes dépens. Voilà de l'argent que je porte au vieux Tobie ; et madame Miller m'a bien recommandé de n'en rien dire à personne. Elle peut être tranquille, il ne sortira pas un mot de ma bouche !.... C'est une bien jolie personne, que madame Miller : oui, bien jolie et bien aimable. Cependant, c'est une sotte ; oui, une sotte. Voici ce que me dit mon père : « Celui qui dépense son argent n'est pas sage ; mais celui » qui le donne, il faut, sans délai, l'envoyer aux Petites-» Maisons ». C'est bien dit.

SCENE II.

PETERS, L'INCONNU, FRANTZ.

(*L'Inconnu s'avance, les bras croisés, la tête baissée ; il apperçoit Peters ; il s'arrête, et le regarde d'un œil de défiance. Peters demeure un moment devant l'Incounu, la bouche béante, ôte enfin son chapeau, lui fait une révérence niaise, et va dans la cabane*)

L'INCONNU.

QU'EST-CE que c'est que ce jeune homme ?

FRANTZ.

C'est le fils de l'intendant.

L'INCONNU.

Du château ?

FRANTZ.

Oui.

L'INCONNU, *après un silence.*

Tu me parlais hier soir.....

FRANTZ.

Du vieux paysan ?

L'INCONNU.

Fort bien.

FRANTZ.

Vous ne répondîtes rien.

L'INCONNU.

Parle-moi encore de lui.

FRANTZ.

Il est pauvre.

L'INCONNU.

D'où le sais-tu ?

FRANTZ.

Il le dit.

L'INCONNU, *avec amertume.*

Oh ! il le dit !.... Ils savent se plaindre !

FRANTZ.

Et tromper.

L'INCONNU.

Tu l'as dit.

FRANTZ.

Mais celui-ci, non.

L'INCONNU.

Pourquoi non ?

FRANTZ.

Oh ! cela se sent mieux qu'on ne peut le dire.

L'INCONNU.

Sot que tu es !

FRANTZ.

Un sot sensible vaut mieux qu'un sage indifférent.

L'INCONNU.

Ce n'est pas vrai.

FRANTZ.

Les bienfaits produisent la reconnaissance.

L'INCONNU.

Cela n'est pas vrai.

FRANTZ.

Ils rendent plus heureux encore celui qui donne, que celui qui reçoit.

L'INCONNU.

Ah ! cela est vrai.

FRANTZ.

Vous êtes bienfaisant.

L'INCONNU.

Moi ?

FRANTZ.

J'en ai été cent fois le témoin.

L'INCONNU.

Un homme bienfaisant est un fou.

FRANTZ.

Oh ! pour cela non.

L'INCONNU.

Les hommes ne méritent rien.

FRANTZ.

Non, pour la plupart.

L'INCONNU.

Ils sont hypocrites.

FRANTZ.

Trompeurs.

L'INCONNU.

Ils pleurent devant vous.

FRANTZ.

Et rient derrière.

L'INCONNU, *du ton le plus amer.*

Et voilà les hommes !

FRANTZ.

Il y a des exceptions.

L'INCONNU.

Où ?

FRANTZ.

Ce paysan.

L'INCONNU.

Il s'est plaint à toi de son malheur ? Un vrai malheureux ne se plaint jamais.

FRANTZ.

Il est privé de son fils.

L'INCONNU.

Comment ?

FRANTZ.

Le jeune homme s'est enrôlé, pour procurer à son père accablé de misère, de légers soulagemens à ses peines, et ce faible secours épuisé, il manque de tout ; il est malade, abandonné.

L'INCONNU.

Je ne puis rien.

FRANTZ.

Vous pouvez beaucoup.

L'INCONNU.

Et comment ?

FRANTZ.

Pour quelque argent, il racheterait son fils.

L'INCONNU.

Je veux moi-même voir le vieillard.

FRANTZ.

Vous ferez bien.

L'INCONNU.

Mais s'il ment?

FRANTZ.

Il ne ment pas.

L'INCONNU.

Oh! les hommes! les hommes!... Ici, dans cette cabanne?

FRANTZ.

Oui, dans cette cabanne. (*L'Inconnu y entre.*)

SCÈNE III.

FRANTZ *seul.*

C'EST le meilleur des humains; mais avec lui on désapprend à parler. Je ne puis le concevoir. Se présente-t-il à ses yeux un inconnu? il le reçoit avec un air grave et dur; et cependant aucun malheureux ne s'est éloigné de lui sans en avoir reçu quelques secours. Depuis trois ans que je suis à son service, je n'ai pu encore savoir qui il est. C'est un misantrope, oh! rien n'est plus sûr. C'est sans doute l'effet du malheur; cette haine des hommes est dans sa tête, et non pas dans son cœur.

SCÈNE IV.

FRANTZ, L'INCONNU, *sortant de la cabanne, suivi de* PETERS.

L'INCONNU *se retournant vers Peters.*

HÉ bien, que me veux-tu?

PETERS.

Rien, monsieur, c'est moi qui....

L'INCONNU.

Le sot!

FRANTZ *à l'Inconnu.*

Sitôt de retour?

L'INCONNU.

Oui.

FRANTZ.

N'avez-vous pas trouvé ce que j'ai dit vrai?

L'INCONNU.

J'ai trouvé.... ce petit drôle-là.

FRANTZ.

Qu'a-t-il de commun avec votre bienfaisance?

L'INCONNU.

Il est d'intelligence avec le vieillard.... Comme ils se moqueraient de moi s'ils avaient réussi à me rendre leur dupe!

FRANTZ.

Comment, le croyez-vous?

L'INCONNU.

Et le jeune homme et le vieillard, pourquoi étaient-ils ensemble? (*Il s'assied, et médite sur un banc de gazon.*)

FRANTZ *souriant de la méfiance de son maître.*

Nous pouvons le savoir. (*A Peters.*) Jeune homme, qu'aviez-vous à faire dans cette cabane?

PETERS.

Ce que j'y avais à faire? et pardi! rien.

FRANTZ.

Rien? Ce n'est cependant pas pour rien que vous y êtes entré?

PETERS.

Oh! par ma foi, j'y suis allé pour rien. Faut-il donc se faire payer pour toutes les choses que l'on fait? Quand madame Miller me fait une mine d'amitié, je cours gratuitement pour la servir; et pour l'obliger, je sauterais dans les fossés du château.

FRATZ.

Ainsi, c'est madame Miller qui vous y envoyait?

PETERS.

Oui; vous y êtes! Ah! on ne me fait pas jaser comme ça, moi.

FRANTZ.

Comment donc?

PETERS *imitant la voix de madame Miller.*

Vas, vas, mon petit Peters; mais prends bien garde qu'on ne sache rien... (*Prenant un ton plus mignard:*) Vas,

mon petit Peters !... Cette voix si douce me va droit au cœur. Aussi elle peut compter sur moi.

FRANTZ.

Oh! sûrement.

PETERS.

Je sais ce que c'est que la discrétion; et j'ai bien dit au au vieux Tobie, que de sa vie il ne devait penser que cet argent venait de madame Miller.

FRANTZ.

Et ce sera bien fait. Lui avez-vous porté beaucoup d'argent?

PETERS.

Je n'ai pas compté : c'était dans une bourse. C'est le fruit de ses petites épargnes de quinze jours.

FRANTZ.

Pourquoi précisément de quinze jours?

PETERS.

Parce qu'il y a précisément quinze jours que je lui en ai encore porté : c'est la semaine passée. Je ne puis dire le jour; mais c'était un jour de fête, car j'avais mon habit neuf.

FRANTZ.

Et cet argent venait de madame Miller?

PETERS.

Vraiment oui : de qui donc? Ah! mon père n'est pas si fou. Il dit comme ça qu'il faut conserver ce qu'on a, et que dans l'été, sur-tout, on ne doit pas faire l'aumône, parce que dans cette saison, la Providence fait croître des racines et des plantes succulentes pour la nourriture des hommes.

FRANTZ.

Il est bien aimable, le cher papa!

PETERS.

Madame Miller, elle donne ce qu'elle peut donner; mais elle fait bien davantage.

FRANTZ.

Et quoi donc?

PETERS.

Lorsque les enfans de la vieille Lise furent malades, madame Miller voulut m'envoyer dans le village là-bas, c'est-

à-dire, chez la vieille Lise; mais mon père refusa tout net, parce qu'il faisait du verglas; et moi je n'en avais guères envie : on disait que les enfans étaient si désagréables à voir.

FRANTZ.

Hé bien! que fit madame Miller ?

PETERS.

Ce qu'elle fit? Oh! par ma foi, elle y alla elle-même; (*riant*) elle a soigné ces vilains enfans, et a jasé avec eux, comme si c'étaient les siens.

FRANTZ.

Oh! la singulière femme !

PETERS.

Oh! oui, elle est parfois toute extraordinaire; par exemple, elle pleure tout un jour, sans savoir pourquoi. Si je pouvais voir cela sans me déranger, passe encore! Mais quand elle pleure, je n'ai pas le courage de manger un morceau; il faut, bon gré, malgré, que je pleure aussi, moi...

FRANTZ *à l'Inconnu, qui, pendant le dialogue précédent, est assis sur un banc de gazon, lisant et écoutant par intervalle.*

Hé bien! cela suffit-il pour que vous entriez chez lui ?

L'INCONNU.

Renvoies ce babillard.

FRANTZ.

Adieu, mon petit Peters.

PETERS.

Quoi! vous allez vous en aller ?

FRANTZ.

Non pas nous : mais madame Miller attend réponse.

PETERS.

Oh, diantre! vous avez raison. (*Il salue l'Inconnu, qui ne lui répond que par un signe.*) Adieu, monsieur. (*A demi-voix à Frantz :*) Il est sûrement fâché de n'avoir pu rien tirer de moi.

FRANTZ.

Je le croirais presque.

PETERS *s'en allant.*

Je ne suis pas si bête que de lui dire cela.

SCENE V.

L'INCONNU, FRANTZ.

FRANTZ.

Hé bien! monsieur?

L'INCONNU.

Que veux-tu!

FRANTZ.

Votre défiance était injuste. Avez-vous encore conservé quelques doutes?

L'INCONNU.

Je ne veux rien entendre. (*Se levant et parlant avec humeur.*) Cette madame Miller, qui est-elle? Pourquoi ce nom vient-il sans cesse frapper mon oreille? Je ne l'ai point encore vue; mais par-tout où je vais, elle y a déjà été.

FRANTZ.

Hé bien! monsieur, cela doit vous faire plaisir.

L'INCONNU.

Plaisir!

FRANTZ.

Mais, sans doute. Vous devez être charmé qu'il se trouve encore au monde des ames bienfaisantes.

L'INCONNU.

Ah! oui.

FRANTZ.

Vous devriez chercher à faire sa connaissance.

L'INCONNU *avec ironie.*

Faire sa connaissance!

FRANTZ.

Pourquoi pas? Je l'ai vue une seule fois dans le jardin. C'est une belle femme.

L'INCONNU.

Tant pis! la beauté n'est qu'un masque trompeur.

FRANTZ.

La sienne paraît être le miroir de son ame. Sa bienfaisance....

L'INCONNU.

Ah! ne me parle pas de sa bienfaisance. Toutes les femmes veulent éblouir et nous surprendre ou par quelques avantages ou par quelques singularités. Celle-ci peut n'être qu'une adroite hypocrite.

FRANTZ.

Et pourvu que le bien se fasse, qu'importe comment il se fait?

L'INCONNU.

Cela n'est pas égal.

FRANTZ.

Cela est du moins indifférent pour le pauvre vieillard.

L'INCONNU.

Tant mieux! Il peut donc se passer de mon secours.

FRANTZ.

C'est ce qu'il faut savoir.

L'INCONNU.

Et comment?

FRANTZ.

Madame Miller a pu l'aider dans ses besoins les plus pressés; mais lui a-t-elle donné et pu donner assez pour racheter le soutien de sa vieillesse?

L'INCONNU.

Mais, tais-toi, je n'ai rien à lui donner. (*Après un silence, et avec une ironie amère :*) Tu prends chaudement les intérets de ce vieillard. T'entendrais-tu avec lui?

FRANTZ, *avec un sentiment douloureux.*

Mon maître!... Cette idée-là ne sort point de votre cœur!

L'INCONNU, *avec bonté, et tendant la main à Frantz.*

Hé bien! pardonne-le-moi.

FRANTZ, *lui baisant la main.*

Mon pauvre maître! il faut que vous ayez été cruellement joué par les hommes, pour qu'ils soient parvenus à vous inspirer cette horrible misantropie, à faire naître dans cette ame le doute de toute vertu, de toute droiture?

L'INCONNU.

Tu l'as dit : laisse-moi, laisse-moi.

(*Il se rejette sur un banc de gazon, reprend son livre et lit.*)

FRANTZ, *à lui-même, considérant son maître.*

Le voilà plongé dans sa lecture. C'est ainsi qu'il passe toutes ses journées. Pour lui, la nature est sans charmes, la vie est sans attraits. En trois ans, je ne l'ai pas vu sourire une seule fois. — Comment cela finira-t-il? Par un suicide? Je le crains. —S'il pouvait s'attacher à une créature vivante, ou du moins cultiver des fleurs! mais non : il lit, rien de plus; et s'il ouvre la bouche, c'est pour en laisser sortir un torrent d'imprécations contre tout le genre humain.

L'INCONNU *lit haut.*

« Là, tout se retrace à notre esprit; d'anciennes plaies se » r'ouvrent; tout ce qui, dans les tems antérieurs, ébranla » violemment nos fibres, et laissa des traces profondes dans » notre imagination, est un fantôme qui nous poursuit sans » relâche, et nous tourmente dans la solitude » !

SCENE VI.

LES MEMES, TOBIE, *sortant de sa cabane.*

FRANTZ.

Oui, oh! oui, cet auteur a raison; j'ai oui-dire que c'est précisément pour cela qu'il fuit la solitude : il vaut mieux s'étourdir dans le tourbillon des plaisirs et des affaires.

(*L'inconnu ne l'écoute pas, continue sa lecture.*)

TOBIE *s'avançant sur la scène.*

Oh! quel bien cela fait, de se sentir échauffé par les rayons du soleil, après ces longues semaines.... Dans le ravissement de ma joie, j'allais presque oublier d'en rendre grace au créateur. (*Il se découvre, regarde le ciel, et prie en silence.*)

(*L'Inconnu baisse son livre, et regarde attentivement Tobie.*)

FRANTZ *à l'Inconnu, avec sensibilité.*

Ce vieillard a bien peu de satisfaction sur la terre, et cependant il remercie la Providence du peu qu'elle lui accorde.

L'INCONNU.

Parce que l'espérance conduit à la lisière les hommes de tout âge.

FRANTZ.

Mais enfin, l'espérance est le charme de la vie.

L'INCONNU.

Elle est la source de toutes nos erreurs.

(*Tobie s'est approché sur le bord du théâtre.*)

FRANTZ *à Tobie.*

Je vous félicite, bon vieillard; vous voilà, à ce que je vois, échappé à la mort.

TOBIE.

Oui; pour cette fois encore, Dieu et les secours de la meilleure des femmes, ont prolongé ma vie, peut-être de quelques années.

FRANTZ.

Mais vraiment, vous me paraissez d'un âge bien avancé.

TOBIE.

Je touche à ma soixante et douzième. Je n'ai plus aucune satisfaction à me promettre sur la terre;... mais il est une autre et meilleure vie.

FRANTZ.

Vous pourriez vous plaindre du sort qui, si près du tom-

beau, vous rejette dans le monde. Pour les malheureux, la mort n'est point un mal.

TOBIE.

Suis-je donc si malheureux? Est-ce que je ne jouis pas de la beauté de cette matinée? N'ai-je pas retrouvé la santé! Croyez-moi, un convalescent qui, pour la première fois, respire un air libre et pur, est dans ce moment, du moins, la créature la plus heureuse que le soleil éclaire.

FRANTZ.

C'est un bonheur auquel l'habitude rend moins sensible.

TOBIE.

Vraiment oui; mais non dans la vieillesse. On jouit de la santé avec économie. J'ai beaucoup souffert, et je souffre encore; mais je n'en mourrais pas plus volontiers. Lorsque mon père, il y a quarante ans, me laissa cette chaumière, j'étais dans la vigueur de l'âge; je pris une femme active, douce et bonne; Dieu bénit mon ménage, et me donna cinq enfans. Cela dura dix ou douze ans. Je perdis deux de nos fils; j'endurai cette perte avec résignation: il survint une grande disette; ma compagne m'aida à la supporter; mais quatre ans après, Dieu me la reprit, et bientôt, de mes cinq enfans, il ne me resta qu'un seul fils. Tous ces coups me frappèrent presque sans intervalle. Je fus long-tems à pouvoir revenir de mon accablement: mais enfin, le tems et ma soumission à la Providence, produisirent leurs effets. Je repris goût à la vie; mon fils prit de l'âge et des forces; il me soulagea dans mon travail: à présent, je me vois privé de ce cher enfant, qui s'est engagé, qui s'est sacrifié pour moi par une généreuse imprudence: ce dernier coup m'enlève mon unique consolation, mon seul appui; je ne peux plus travailler; je suis vieux et faible; et sans madame Miller, il me fallait mourir de faim.

FRANTZ.

Et la vie a cependant encore des charmes pour vous?

TOBIE.

Pourquoi nón, tant qu'il reste dans le monde un être qui tient à mon cœur. N'ai-je pas encore un fils ?

FRANTZ.

Et qui sait si vos yeux le reverront ?

TOBIE.

Mais il vit dans ma pensée, et il soutient mon existence. Quand je serais encore condamné à ne plus le revoir, eh bien! j'attendrais encore la fin de ma carrière sans la desirer; car voici la cabane où je suis né : voilà un vieux tilleul qui a crû avec moi; et puis ..... mais j'ai presque honte de vous l'avouer, j'ai aussi mon vieux chien Fidèle, qui m'est cher.

FRANTZ *souriant.*

Un chien !

TOBIE.

Oui, un chien, et riez-en tant qu'il vous plaira. Madame Miller, cette femme, la bonté même, vint un jour dans ma cabane; mon vieux Fidèle se mit à gronder quand elle entra. « Pourquoi (me dit-elle) conservez-vous cet » animal ? vous avez à peine du pain pour vous. » — Eh! mon dieu! lui dis-je, si je m'en défais, qui est-ce qui m'aimera ?

FRANTZ *à l'Inconnu, qui rêve profondément.*

Je voudrais que vous eussiez entendu...

L'INCONNU.

J'ai tout ouï.

FRANTZ.

Hé bien ! je desirerais que ce vieillard pût vous servir d'exemple.

L'INCONNU, *après un silence, en lui donnant son livre.*

Tiens, vas remettre ce livre dans le pavillon, et ouvres-en les fenêtres du côté de la prairie.

SCÈNE VII.

L'INCONNU, TOBIE.

L'INCONNU, *vivement.*

COMBIEN t'a donné madame Miller ?

TOBIE.

Ah ! monsieur, cette bonne ame, cette ame angélique m'a d'abord bien habillé, et puis elle m'a mis en état de voir tranquillement arriver l'hiver prochain.

L'INCONNU.

Rien de plus ?

TOBIE.

Pourquoi rien de plus, mon bon monsieur ? ah ! sans doute qu'il me serait bien doux de me trouver en état de racheter mon pauvre Ernest ; mais la pauvre madame Miller a fait tout ce qui a été en son pouvoir.

L'INCONNU, *lui mettant dans la main une bourse bien garnie.*

Tiens, rachète ton fils. (*Il sort précipitamment.*)

TOBIE *surpris.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

SCÈNE VIII.

TOBIE, FRANTZ.

TOBIE *à Frantz.*

DES pièces d'or ! Oh ! mon Dieu ! ah ! monsieur, voyez, voyez ; la confiance en Dieu n'est jamais perdue. Quel présent je reçois du ciel !

FRANTZ.

Je vous félicite, bon vieillard ; mais, qui vous a donné cela ?

TOBIE.

Votre bon maître : oh ! que le ciel puisse dignement le récompenser !

FRANTZ.

Le singulier homme ! c'est pour cela qu'il m'a renvoyé porter le livre dans le pavillon ; il ne voulait aucun témoin de sa bienfaisance.

TOBIE.

Il n'a pas voulu emporter mes remercîmens ; il était déjà bien loin avant que je puisse parler.

FRANTZ.

Je le reconnais là.

TOBIE.

Adieu, adieu ; je vais aussi vîte que la vieillesse me le permettra..... Oh ! l'agréable course ! je vais racheter mon fils : mais comme ce beau jeune homme va se réjouir ! car il allait se marier quand il sacrifia pour moi sa liberté. Quelle joie, quelle faveur je reçois de la Providence ! oh ! qu'elle daigne à jamais répandre ses bienfaits sur cet homme généreux, et l'accompagne. Je vais employer le reste de mes jours à prier le ciel pour son bonheur ; et, qui peut mieux y prétendre que l'être bienfaisant, si semblable à la divinité ?

SCÈNE IX.

FRANTZ *seul.*

QUE ne suis-je riche ! C'est dans un moment comme celui-ci qu'on peut envier un avantage qui permette de faire des heureux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

ACTE II.

Le Théâtre représente un sallon dans le château.

SCÈNE PREMIÈRE.

EULALIE *seule, tenant une lettre ouverte.*

Voila qui m'afflige ! je m'étais si bien accoutumée à une retraite profonde ! Le repos, sans doute, ne se trouve pas toujours dans l'ame du solitaire. Malheureuse Eulalie ! les remords déchirans te suivront par-tout, dans les cloîtres, dans les déserts; mais du moins quand leur poids oppressait ton cœur, tu pouvais verser des larmes, et personne ne te demandait pourquoi tu les avais répandues. Tu pouvais errer dans les vallons, dans les campagnes, et l'on ne s'appercevait point que tu obéissais à l'agitation d'une conscience bourrelée ! — Ils reviennent ! Ils vont m'entraîner dans leur société ; il me faudra parler, rire, partager avec eux les plaisirs d'une promenade bruyante et les vains amusemens du jeu: (*Jettant un coup-d'œil sur la lettre.*) La lettre ne dit pas si ce voyage n'est qu'une idée, une fantaisie d'un moment, ou s'ils ont le projet de faire ici quelque séjour. — Alors, adieu les charmes de la douce mélancolie, qui, par momens, ramenait la paix dans mon cœur. Adieu, mes chères lectures. — Et vous, noble et généreuse comtesse, vous allez m'accabler encore des témoignages de votre amitié, de votre estime, tandis qu'à chaque instant je me rappellerai... je sentirai combien j'en suis indigne. Oh ! quels tourmens affreux !... Le ciel est juste !... Mais une autre idée me frappe et m'allarme.... Si ce château devient le rendez-vous de quelques sociétés, si le hasard m'y fait rencontrer quelqu'une des personnes qui m'ont autrefois connue !... Ah ! qu'on est malheureux lorsqu'il se trouve dans l'Univers entier une personne seulement dont on doit redouter la vue !

SCÈNE II.

EULALIE, PETERS.

PETERS *accourant.*

MADAME, me voilà.

EULALIE.

Déjà de retour ?

PETERS.

Ah! pardi, je suis allé doucement, et chemin faisant, j'ai attrapé un petit papillon, ça a bien mis un petit quart-d'heure, sans compter que j'ai encore babillé un peu.

EULALIE.

Passe pour babiller; mais sans indiscrétion.

PETERS.

Le Ciel m'en garde! J'ai dit au vieux Tobie que jamais de la vie il ne saurait que cet argent vient de vous.

EULALIE *souriant.*

A merveille! Et le bon vieillard est-il parfaitement rétabli ?

PETERS.

Parfaitement. Il veut aujourd'hui prendre l'air pour la première fois.

EULALIE *avec beaucoup d'expressions.*

Que le ciel en soit béni! (*A elle-même, par réflexion.*) Quelle enfance! La satisfaction que j'éprouve ne ressemble-t-elle pas à celle d'une personne qui devrait des millions, et qui viendrait d'acquitter un denier de sa dette ?

PETERS.

Il me disait qu'il vous devait tout, et qu'il voulait, aujourd'hui même, se traîner jusqu'ici, pour embrasser vos genoux.

EULALIE.

Mon cher Peters, veux-tu me faire un plaisir?

PETERS.

Cent pour un.

EULALIE.

Observe avec soin l'instant où le vieux Tobie pourra venir, et ne le laisse pas monter; dis-lui que je n'ai pas le tems, que je suis malade; enfin, dis-lui tout ce que tu voudras.

PETERS *étourdiment.*

Bien, bien; et s'il ne veut pas s'en aller, je le prendrai par le bras, et le mettrai dehors.

EULALIE.

Le ciel te préserve de faire le moindre mal, le moindre chagrin à ce bon vieillard.

PETERS.

J'entends mon père; je vais me mettre aux aguets.

(Il sort.)

SCÈNE III.

EULALIE, BITTERMANN.

BITTERMANN.

Bon jour, ma charmante madame Miller; je suis d'honneur ravi de vous voir en bonne santé. Vous m'avez fait appeler; il y a probablement quelque nouvelle. J'ai, de mon côté, des lettres....

EULALIE.

Mais vraiment, mon cher monsieur Bittermann, vous avez des correspondances avec toute la terre.

BITTERMANN *avec importance.*

J'en ai du moins de sûres dans toutes les capitales de l'Europe.

EULALIE.

Je le crois; mais je doute que vous sachiez ce qui doit se passer aujourd'hui dans ce château.

BITTERMANN.

Dans ce château? Mais rien de bien important.

EULALIE.

Je vous annonce l'arrivée des maîtres de cette maison.

BITTERMANN.

Comment? Quoi! son excellence monsieur le comte de Walbert?

EULALIE.

Arrive ce matin avec son épouse, et son beau-frère le major de Hortz.

BITTERMANN.

Sans plaisanterie?

EULALIE *avec douceur.*

Vous savez, mon cher Bittermann, que je ne plaisante jamais.

BITTERMANN, *étourdi de la nouvelle.*

Peters! Ah! mon Dieu! Peters! — Son excellence en propre personne... et madame la comtesse... et monsieur le major.... et rien ici n'est disposé pour les recevoir! (*Il appelle.*) Peters! Peters!

SCENE IV.

LES MEMES, PETERS.

PETERS *accourant.*

EH bien! qu'est-ce qu'il y a?

BITTERMANN.

Vas, rassemble tous les gens; que le garde-chasse envoie un chevreuil à la cuisine de son excellence; que les valets-de-chambre nettoyent bien les trumeaux des glaces, pour que madame puisse s'y mirer tout à son aise; que le cuisinier fasse rôtir un chapon; que Jean fasse frire un brochet; que Frédéric se hâte d'accommoder ma belle perruque.

(*Peters sort.*)

SCENE V.

EULALIE, BITTERMANN.

EULALIE.

Il faut faire disposer les appartemens des maîtres.

BITTERMANN.

Oui, ma charmante madame Miller, je vais m'en occuper tout de suite. Ah ! diantre soit de moi ! la chambre verte est embarrassée, où pourrais-je placer monsieur le major ?

EULALIE.

Donnez-lui la petite chambre rouge, sur l'escalier; l'appartement est propre, et la vue très-agreable.

BITTERMANN.

Fort bien, ma bonne et chère madame Miller; mais cett chambre a toujours été celle du secrétaire de monsieur le comte. Il me vient une excellente idée : vous connaissez la maisonnette du bout du parc ? nous y logerons le secrétaire.

EULALIE.

Vous oubliez, mon cher Bittermann, que l'étranger l'habite.

BITTERMANN.

Qu'importe l'étranger ? Il faut qu'il en sorte.

EULALIE.

Cela ne serait pas juste. C'est de votre aveu qu'il l'occupe; même je crois qu'il vous en paie généreusement le loyer.

BITTERMANN.

J'en conviens, il me paie fort bien, et ce petit accessoire n'est pas à dédaigner pour un pauvre diable d'intendant; mais....

EULALIE.

Eh bien! mais....

BITTERMANN.

Je ne sais qui c'est; je me romps la tête depuis plusieurs mois, pour deviner ce qu'il est, ce qu'il cherche...

EULALIE.

Je ne l'ai point encore rencontré, et ne suis pas cu-

rieuse de le voir; mais tout ce que j'entends dire de lui, me donne l'idée d'un homme qu'on peut souffrir par-tout. On assure que, dans le secret, il fait beaucoup d'actes de bienfaisance.

BITTERMANN.

J'en conviens.

EULALIE.

Il n'insulterait pas un enfant.

BITTERMANN.

Non : il en est incapable.

EULALIE.

Il n'est à charge à personne.

BITTERMANN.

C'est une justice qu'on lui rend.

EULALIE.

Eh bien! que voulez-vous de plus?

BITTERMANN.

Eh bien! je veux savoir qui il est. Si l'on pouvait, du moins, l'engager adroitement dans une conversation! Mais point du tout : rien. Je le rencontre dans l'allée obscure des tilleuls, ou là-bas, près du ruisseau; (ce sont là ses promenades favorites); je veux quelquefois entamer l'entretien. «Le tems est beau aujourd'hui? (*Imitant l'Inconnu.*) » Oui. — Les arbres commencent à fleurir? — Oui. — » Monsieur, comme je vois, fait un peu d'exercice? — » Oui.» Eh! va-t-en au diable, dis-je tout bas. Et tel maître, tel valet; tout ce que j'ai pu savoir du sien, c'est qu'il s'appelle Frantz.

EULALIE.

Vous perdez de vue l'arrivée de monsieur le comte.

BITTERMANN.

Oui, Dieu me pardonne. — Vous voyez pourtant quel inconvénient il résulte de ne pas connaître les gens.

EULALIE.

Il se fait déjà tard; je vais m'occuper de ce qui me regarde, faites-en autant de votre côté. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

BITTERMANN *seul, avec humeur.*

OUI, oui, je ferai ce que je dois faire... En voilà encore une de la même trempe que l'Inconnu. On ne sait qui elle est. Madame Miller! Eh, bon Dieu! il y a tant de Miller dans le monde! Je sais que notre maîtresse a reçu celle-ci, il y a trois ans, dans ce château, et l'y a établie. Mais d'où venait-elle? pourquoi? à quelle occasion? Ah! voilà le nœud! — Elle se chargera, nous dit Madame, de l'économie intérieure du ménage. Mais, ne me suis-je pas glorieusement acquitté, pendant vingt ans, de la conduite de la maison, soit pour le dehors, soit pour l'intérieur? et cette madame Miller, n'a-t-elle pas tout appris de moi? Elle ne savait, en vérité, rien de ce qui peut concerner un ménage.

SCÈNE VII.

BITTERMANN, PETERS.

PETERS *accourant.*

MON père! mon père! voilà un monsieur qui arrive : son valet-de-chambre dit que c'est le major de.... de quoi donc? de.... J'ai pourtant couru pour vous le dire. Ah! le voilà.

SCÈNE VIII.

LE MAJOR DE HORST, BITTERMANN, PETERS, *qui, pendant toute cette scène, est l'écho et le singe de son père.*

BITTERMANN *avec beaucoup de révérence.*

J'AI l'honneur, monsieur le Major, de présenter à votre seigneurie, dans ma petite personne, le sieur intendant Bittermann, qui regarde comme un moment très-heureux celui qui lui procure l'avantage de voir face à face le respec-

table beau-frère de son excellence monsieur le comte de Walbert.

PETERS *tirant le pied.*

M. le comte de Walbert !

LE MAJOR.

En voilà beaucoup trop pour moi ; je suis militaire, comme vous voyez; je ne fais, ni n'exige de cérémonies.

BITTERMANN.

Avec votre permission, monsieur le Major; quoiqu'on dise, au village, on n'ignore pas ce qui est dû à des personnes de considération.

PETERS *répétant.*

A des personnes de considération !

BITTERMANN.

Tais-toi donc.

LE MAJOR.

C'est bon, c'est bon ; nous ferons ensemble connaissance. Apprenez, mon cher, que je me propose de passer une couple de mois au château de Walbert.

BITTERMANN.

Et pourquoi pas toute l'année? cela n'embarrasserait pas le vieux Bittermann : il a, sans se vanter, amassé de quoi étonner ses respectables maîtres.

LE MAJOR.

Tant mieux! un économe demande un dissipateur, et vous avez votre homme dans mon beau-frère. Savez-vous bien qu'il a quitté le service, et qu'il se propose de passer tranquillement le reste de sa vie dans ce château ?

BITTERMANN.

Ah ! monsieur le Major, que dites-vous-là? Je n'en ai pas ouï-dire le premier mot. Leur lettre n'en parle pas. Mais j'en suis charmé, d'autant plus que nous recevrons plus exactement les nouvelles publiques.

PETERS *répétant.*

Oui, les nouvelles publiques....

BITTERMAN.

N'y a-t-il rien de nouveau dans le monde politique ?

PETERS.

PETERS.

Dans le monde politique ?

LE MAJOR.

Non, rien que je sache; je vous dirai franchement que je ne me mêle guères que de faire mon état avec honneur, et que chacun devrait en faire autant. Quant à la politique, je m'en repose entièrement sur ceux qui veulent bien se charger de ce pénible emploi.

BITTERMANN.

Il me semble que j'entends madame Miller. C'est la surintendante; je vais avoir l'honneur de vous l'envoyer, si vous le permettez.

LE MAJOR.

Non, ne vous donnez pas cette peine-là.

BITTERMANN.

Ce n'en est point une, monsieur le Major. Je serai toujours prêt à me montrer votre très-empressé serviteur. (*Il sort en faisant une profonde révérence*).

PETERS, *tirant le pied en s'en allant.*

Votre très-empressé serviteur. (*Il fait beaucoup de révérences*).

SCENE IX.

LE MAJOR *seul.*

Il va me mettre vis-à-vis de quelque vieille bavarde, qui m'assommera de son caquet. Ah! de quelle patience il faut s'armer avec ces êtres-là !

SCÈNE X.

EULALIE, *en faisant une révérence qui annonce le savoir-vivre*, LE MAJOR.

LE MAJOR, *à part, lui rendant son salut avec un peu de surprise.*

Eh! non, elle n'est pas vieille. (*Jetant un nouveau regard sur elle.*) Non, parbleu! Elle n'est, ma foi, pas laide non plus.

EULALIE.

Je suis bien aise, monsieur, de connaître en vous le frère de ma bienfaitrice.

LE MAJOR.

Madame, je prise beaucoup un titre qui me donne droit à faire votre connaissance.

EULALIE, *sans répondre à ce compliment, ni par le regard, ni par le maintien.*

C'est la belle saison, sans doute, qui engage monsieur votre beau-frère à quitter la ville?

LE MAJOR.

Non pas absolument. Mais vous le connaissez; il lui est à-peu-près indifférent qu'il pleuve ou qu'il fasse beau; que nous ayons l'hiver ou le printems, pourvu qu'un été perpétuel règne dans sa maison; c'est-à-dire, qu'il trouve toujours une épouse aimable, une bonne table, et quelques amis disposés à la joie.

EULALIE.

Monsieur de Walbert est heureux, la fortune le favorise, honneurs, richesses, tout contribue à son bonheur : mais, s'il éprouvait les maux qui affligent la triste humanité; même auprès de votre aimable sœur, il ne pourrait jouir d'une félicité constante.

LE MAJOR, *qui se sent de plus en plus frappé, à mesure que les sentimens d'Eulalie se développent dans cet entretien.*

Rien de plus vrai, madame; et même, pour être plus à

son aise, il a quitté le service pour vivre entièrement à lui-même.

EULALIE *avec un peu d'embarras.*

Ici, monsieur le Major?

LE MAJOR.

Sans doute, pourvu que la solitude ne lui devienne pas ennuyeuse.

EULALIE *reprenant un ton aisé.*

Je pense que la retraite, pour celui qui possède un cœur libre, supplée toutes les satisfactions de la vie.

LE MAJOR.

C'est pour la première fois que j'entends l'éloge de la solitude, sortir d'une belle bouche.

EULALIE.

Vous me faites-là un compliment aux dépens de mon sexe.

LE MAJOR.

La retraite que vous habitez possède-t-elle depuis longtems une aussi aimable panégyriste?

EULALIE.

Je demeure ici depuis trois ans.

LE MAJOR.

Et jamais le moindre retour vers les agrémens de la vie?

EULALIE.

Ah! jamais, monsieur le Major.

LE MAJOR.

De pareils sentimens ne peuvent être que l'effet, ou d'une éducation négligée, ou d'une perfection rare. Votre premier regard ne me permet pas de douter dans laquelle des deux classes il faut vous ranger.

EULALIE *avec un soupir.*

Il en est peut-être une troisième.

LE MAJOR.

Vous me permettrez de vous dire qu'il est aussi difficile de croire la solitude faite pour vous, qu'il me paraît impossible de vous croire faite pour la solitude. Pour me convaincre du

charme que vous avez l'art d'y trouver, il faudrait que je fusse témoin de l'emploi de vos momens.

EULALIE, *comme entraînée involontairement par les idées qui lui viennent.*

Vous ne sauriez croire, monsieur le Major, avec quelle rapidité le tems s'écoule, lorsqu'une certaine uniformité règne dans notre façon de vivre. Les heures de chaque matinée rappellent exactement celles de la veille. Les mêmes charmes renaissent avec les mêmes occupations. Lorsqu'à la fraîcheur d'un matin, je vais, au milieu de la prairie, jouir de la vue du beau soleil levant, mon ame est ravie à ce spectacle délicieux; les habitans des campagnes reprennent leurs rustiques travaux; les troupeaux quittent leur bergerie; le laboureur se rend aux champs, et me souhaite, en passant, un bon jour amical. Tout vit, tout s'anime, tout est joie. Lorsque, pendant une heure, j'ai été témoin de ce spectacle ravissant, je me livre à mes occupations particulières, je me trouve à la moitié du jour sans m'en être apperçue; et le soir, je me promène du jardin au parc, du parc à la prairie; j'arrose mes fleurs, je cueille des fraises ou d'autres fruits. Je me plais à regarder les jeux et les danses d'une jeunesse aussi simple dans ses amusemens, que pure dans ses mœurs.

LE MAJOR.

Fort bien! Voilà les ressources de l'été; mais l'hiver, l'hiver!

EULALIE.

Mais l'hiver n'est pas sans agrémens; et quand ses rigueurs ne nous permettent pas d'en braver les frimas, on se renferme, on ouvre la bibliothèque, et l'on mêle aux soins domestiques des lectures agréables et solides, jusqu'au retour du printems.

LE MAJOR.

Mais encore, peut-on desirer de voir quelquefois une figure humaine.

EULALIE.

Mais il n'en manque point ici, monsieur le Major; l'œil

s'arrête volontiers sur des physionomies riantes, qui respirent à-la-fois la joie, la santé, le plaisir et l'innocence.

SCENE XI.

LES MEMES, PETERS.

PETERS.

Je n'ai pu le retenir, Madame, voilà le vieux Tobie; il vient se jeter à vos pieds.

EULALIE.

Comment! tu ne lui a pas dit....

PETERS.

Il veut absolument venir. Le voici. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LES MEMES, TOBIE.

TOBIE, *entrant sur les pas de Peters.*

Mon Dieu, Madame. (*Il veut embrasser les genoux de madame Miller, qui l'en empêche.*)

EULALIE *très-embarrassée.*

Je n'ai pas le tems, bon-homme, vous voyez.....

TOBIE.

Monsieur voudra bien m'excuser. Je viens vous témoigner ma reconnaissance. Oh! les bienfaits sont un poids quand on ne peut en rendre compte.

EULALIE.

Non, demain, bon-homme, demain.

LE MAJOR, *vivement.*

Non, madame, permettez-lui de soulager son cœur; et souffrez que je sois témoin un instant d'un incident, qui, plus encore que votre entretien, me fera connaître l'emploi de vos momens. Parlez, bon vieillard, parlez.

TOBIE.

Oh! si chacune de mes paroles pouvait attirer sur elle la

bénédiction céleste !.... J'étais abandonné dans ma chaumière, la fièvre minait ma faible existence; le vent, la pluie, pénétraient dans ma misérable demeure; je n'avais rien pour me couvrir, et pas un misérable morceau de pain pour mon bon Fidèle, ce compagnon de mes vieux jours. (*A Eulalie :*) C'est dans cet état que vous parûtes à mes yeux comme un ange consolateur. Vous me procurâtes des secours; mais le charme de vo s paroles a été pour moi le plus touchant de tous les secours. Je suis guéri; je jouis du plaisir de venir vous en rendre grâces, ma noble bienfaitrice.

EULALIE, *d'un ton suppliant.*

De grâce, bon veillard, laissez....

TOBIE.

Non, non... laissez-moi mouiller de mes larmes cette main généreuse; laissez-moi donc embrasser vos genoux. (*Eulalie l'en empêche.*) C'est par vous que le ciel a béni ma vieillesse. Ce matin, l'étranger qui demeure près de ma chaumière, vient de me faire présent d'une bourse d'or pour racheter mon fils.... Je m'en vais à la ville; je rachète mon enfant; je lui donne pour épouse une brave fille, et peut-être que j'aurai encore la douceur de tenir sur mes genoux le fruit de leur tendresse !.... Et vous, madame, si jamais vous passez devant mon heureuse cabane... Oh ! quelle satisfaction ce sera pour vous de pouvoir vous dire : Hé bien! voilà pourtant mon ouvrage, voilà les heureux que j'ai faits !

EULALIE.

C'est assez, bon vieillard, c'est assez.

TOBIE.

C'est assez.... Hé bien ! oui, c'est assez; car, non, je ne puis exprimer tout ce que je sens. Oui, madame, le ciel et votre cœur, peuvent dignement vous récompenser. (*Il lui baise la main avec l'ardeur de la plus vive reconnaissance, et sort.*)

(*Peters, qui est resté la bouche béante à écouter de loin cette scène, sort avec lui, en s'essuyont les yeux.*)

SCÈNE XIII.

EULALIE, LE MAJOR.

(*Eulalie a les yeux baissés, et lutte contre l'embarras d'une ame noble, surprise dans l'exercice d'une bonne action. Le Major jette en silence sur elle des regards où se peignent les mouvemens de son cœur.*)

EULALIE, *cherchant à faire prendre un autre cours à la conversation.*

Il me semble que monsieur le Comte devrait être bientôt ici ?

LE MAJOR, *répondant comme occupé d'une autre idée.*

Il voyage lentement ; les chemins sont difficiles. Son retard m'a procuré un entretien que je n'oublierai jamais de ma vie.

EULALIE.

Eh ! quoi ! monsieur le Major, une scène aussi simple peut vous étonner ?

LE MAJOR.

Vous l'avez dit, madame ; et aujourd'hui, je vous l'avoue, j'étais si peu préparé à une connaissance comme la vôtre, je l'attendais si peu, que lorsque Bittermann m'a dit votre nom.....

EULALIE, *l'interrompant avec une légèreté affectée.*

Mon nom !... je ne songe pas à en faire un mystère.

LE MAJOR.

Vous cherchez adroitement à me faire prendre le change ; mais pardonnez à ma curiosité. Vous fûtes.... (*avec timidité :*) ou vous êtes mariée ?

EULALIE, *passant rapidement de l'espèce de gaîté qu'elle avait affectée, au ton le plus triste.*

Je fus mariée, monsieur le Major.

LE MAJOR, *cherchant à contenir sa curiosité dans les bornes de la décence.*

Ainsi.... vous êtes veuve ?

EULALIE.

Pardon, monsieur; il est dans le cœur humain, de certaines cordes qu'on ne peut toucher sans en tirer des sons douloureux.—Pardon: vraiment, je vais vous paraître avoir pris des leçons de Bittermann. N'y a-t-il rien de nouveau dans la capitale?

LE MAJOR.

Non, rien d'important; puis-je, au reste, savoir ce qui peut vous y intéresser, ou quelle connaissance vous y auriez?

EULALIE.

Moi, pas une seule.

LE MAJOR.

Ce n'est donc pas dans notre pays que vous êtes née?

EULALIE.

Je n'y ai reçu ni ma naissance, ni mon éducation.

LE MAJOR.

Me permettrez-vous de vous demander quel climat....

EULALIE *légèrement.*

Eut le bonheur de produire ma faible existence! Je suis allemande, monsieur le major, mon pays est situé dans le vaste Empire Germanique.

LE MAJOR *souriant.*

Tout de bon! excepté vos charmes, madame, vous savez tout envelopper d'un voile mystérieux.

EULALIE.

C'est ce que vous voudrez bien me pardonner.

SCÈNE XIV.

LES MEMES, PETERS.

PETERS *accourant, et s'écriant avec joie.*

VOICI monsieur le comte et madame la comtesse.

SCÈNE

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BITTERMANN, *ouvrant la porte. Le* COMTE *et la* COMTESSE *entrent, précédés d'un postillon, de plusieurs domestiques et d'une femme-de-chambre, qui tient un enfant par la main.*

LE COMTE.

Madame Miller, je vous amène un invalide qui ne peut plus servir, que sous vos étendards.

EULALIE.

Mes étendards, monsieur le comte, ils ne se déploient que pour la solitude.

LE COMTE.

Et les petits Amours y veillent encore de tous côtés.

LA COMTESSE, *qui a très-amicalement embrassé Eulalie, et en a reçu un accueil tendre et respectueux.*

Monsieur mon cher époux, vous oubliez, je crois, que je suis là.....

LE COMTE.

Ah! ah! ma chère épouse, il m'est bien permis d'en faire autant que votre cher frère, qui vient de mettre sur les dents mon attelage gris-pommelé, pour arriver ici une demi-heure avant nous.

LE MAJOR.

Si j'avais eu quelqu'idée des charmes de ce séjour, vous auriez raison.

LA COMTESSE.

Je vais, ma chère madame Miller, je vais servir à son gré votre ame sensible. Nous voulons confier à vos soins ce cher enfant; (*Elle lui présente Eugène.*) c'est le fils de ma sœur, de ma pauvre Caroline. Il a perdu sa mère, il faut qu'il la retrouve en nous deux.

EUGÈNE *à la Comtesse.*

C'est donc encore une maman que vous voulez me donner, je sens que je l'aimerai aussi.

LA COMTESSE.

Bien, bien, mon cher Eugène.

EULALIE, *avec un trouble marqué.*

Eugène! Oh! l'aimable enfant!

LE COMTE.

Ah! ça, Bittermann, j'espère que tu vas donner tes soins pour nous procurer un bon dîner?

BITTERMANN.

Aussi bon, excellence, que le peu de tems a pu le permettre.

(Le Comte donne son épée et son chapeau à Bittermann, et cause tout bas avec lui.)

LE MAJOR, *prenant la Comtesse à part, et lui montrant Eulalie.*

Dis-moi donc, ma sœur, quel est ce trésor que tu as enfermé?

LA COMTESSE *riant.*

Ah! monsieur l'amateur, vous voilà pris! Elle se nomme madame Miller.

LE MAJOR.

Je le sais, mais.....

LA COMTESSE.

Mais je n'en sais pas davantage. Bittermann a pu te le dire.

LE MAJOR.

Comment?

LA COMTESSE.

Suis-moi donc dans mon appartement, je te prouverai que je ne sais rien de plus. (*A l'enfant.*) Viens, mon cher enfant, viens te reposer. (*A madame Miller.*) Je compte vous retrouver ici, madame Miller, votre aimable société ajoutera beaucoup aux charmes que je me promets de goûter en ces lieux. (*Le major donne la main à la Comtesse; madame Miller se met à son ouvrage.*

SCÈNE XVI.

LE COMTE, EULALIE, BITTERMANN, PETERS.

(Le Comte s'est jetté non-chalamment dans un fauteuil; Eulalie a pris son sac à ouvrage qui était sur une table, en a tiré une broderie, et s'est mise à travailler : de tems en tems elle essuie une larme.)

LE COMTE *assis.*

Eh bien! Bittermann, est-tu toujours un drôle de corps?

BITTERMANN.

A vous servir, excellence.

LE COMTE.

Tu ne sais pas ? j'ai dans l'idée que nous nous amuserons bien ensemble.

BITTERMANN.

Je ferai tout ce qui dépendra de moi.

LE COMTE *regardant Peters.*

Et qu'est-ce que ce grand imbécille là ? (*Peters fait une révérence*).

BITTERMANN.

Sauf votre respect, c'est mon propre fils ; il se nomme Peters.

LE COMTE. (*Peters fait des révérences.*)

Ah !.... Ah ça, comment vont les affaires au château ?

BITTERMANN.

A merveille, excellence.

LE COMTE.

Et la chasse ?

BITTERMANN.

Nous avons du gibier en quantité ; mais j'ai ménagé d'autres plaisirs plus piquans à mes très-honorés maîtres.

LE COMTE.

Comment ! qu'est-ce que c'est ?

BITTERMAN.

Il faut voir le parc comme je l'ai arrangé, vous ne le reconnaîtrez pas, non..... Une solitude, des points de vue, un obélisque.....

LE COMTE.

Un obélisque !

BITTERMANN.

Des ruines ! Oh ! tout cela est d'une économie, d'un solide !.... Par exemple, à l'entrée du parc, j'ai fait construire un pont chinois sur le ruisseau.

LE COMTE.

Comment ? un pont chinois !

BITTERMANN.

C'est d'une solidité !....

LE COMTE.

Oh ! allons voir toutes ces raretés.

BITTERMANN.

J'aurai l'honneur d'accompagner votre excellence.

LE COMTE.

Oui, et ton fils viendra avec nous. (*Se tournant du côté de madame Miller :*) Mais, madame Miller, vous êtes à l'ouvrage comme une personne qui n'aurait pas d'autres ressources..... Oh ! je suis à vous tout-à-l'heure, et j'espère bien que nous ne nous occuperons ici sérieusement qu'à varier les plaisirs de la campagne. (*A Bittermann :*) Allons, Bittermann ; allons voir ton pont chinois.

(*Bittermann lui présente son chapeau, et ils sortent ensemble, ainsi que Peters.*)

SCÈNE XVII.

EULALIE, *seule ; elle se lève.*

QUELLE cause a produit dans mon âme une secousse aussi terrible ! Mon cœur saigne, mes larmes coulent. J'étais presque parvenue à retenir l'effusion de ma douleur, et l'aspect de cet enfant m'a tout-à-coup anéantie. Lorsque la Comtesse a nommé Eugène, lorsqu'elle a parlé de le confier à mes soins, elle était loin de soupçonner qu'elle me portait un coup terrible. (*Avec un serrement de cœur :*) J'ai un Eugène aussi !... Il doit être, s'il vit encore, de l'âge de celui-ci... Oui, s'il vit encore... Qui sait s'il vit ? si lui et ma petite Amélie ne déposent pas depuis long-tems contre moi au tribunal de l'Etre-Suprême ?... Idées affreuses, pourquoi me tourmentez-vous ? Pourquoi me faites-vous frémir ? Mes enfans sont sans doute livrés à une main mercénaire, qui leur refuse peut-être leurs besoins ! Hélas ! ils sont abandonnés par leur mère..... par leur mère ! (*Pleurant amèrement.*) Ah ! je le sais, je suis une malheureuse et bien coupable créature... Les sentimens pénibles, les remords se réveillent dans mon cœur et le déchirent... aujourd'hui même que j'aurais besoin de me masquer, au moins, d'une apparence de tranquillité.

SCENE XVIII.

EULALIE, PETERS, *accourant à perte d'haleine.*

PETERS.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! monsieur le Comte est tombé dans l'eau; son excellence est noyée; il est mort.

EULALIE.

Il est mort!

PETERS.

Non, pas tout-à-fait.

EULALIE.

Ne m'effrayes pas ainsi.

PETERS.

Ah! mon Dieu, son excellence est toute trempée.

SCENE XIX.

LES MEMES, LA COMTESSE, LE MAJOR, *entrant très-promptement.*

LA COMTESSE, *très-vîte.*

Comment, qu'y a-t-il?

EULALIE.

Ne craignez rien, madame, monsieur le Comte est sauvé.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Comment, sauvé! que lui est-il donc arrivé!

PETERS.

C'est ce maudit pont chinois: il était pourtant bien solide! Nous avons voulu y passer; son excellence marchait devant, le pont casse, et crac, le voilà dans l'eau....

LA COMTESSE.

Ciel! et vous l'avez secouru?...

PETERS

Non, ni moi, ni mon père; mais nous nous sommes mis à crier de toutes nos forces; à mes cris, est accouru l'étranger, qui ne parle jamais. Dans un moment, il met habit bas, tire son excellence de l'eau, et s'enfuit en tenant ses habits.

LA COMTESSE.

Ah ! courons, courons tous secourir mon époux, et remercier celui qui l'a sauvé. (*Tous sortent avec précipitation.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre est comme au premier acte, et ne change plus.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INCONNU *lit, assis sur un banc de gazon ;* FRANTZ, *qui arrive.*

FRANTZ.

Le dîner est prêt.

L'INCONNU.

Je n'ai pas besoin de manger.

FRANTZ.

Des légumes, un poulet.

L'INCONNU.

Pour toi, si tu veux.

FRANTZ.

Vous n'avez pas d'appétit ?

L'INCONNU.

Non.

FRANTZ.

C'est la chaleur du jour... Peut-être ce soir...

L'INCONNU.

Allons, peut-être. (*Il continue sa lecture.*)

FRANTZ, *après un silence.*

Monsieur, permettez-vous de vous dire un mot ?

L'INCONNU.

Parle.

FRANTZ.

Vous avez ſait une belle action.

L'INCONNU.

Laquelle ?

FRANTZ.

Vous avez sauvé la vie...

L'INCONNU.

Paix, tais-toi.

FRANTZ.

Savez-vous à qui ?

L'INCONNU.

A un homme, cela me suffit.

FRANTZ.

C'est au comte de Walbert.

L'INCONNU.

A la bonne heure.

FRANTZ.

En vérité, monsieur, votre procédé m'arrache des larmes d'attendrissement.

L'INCONNU.

De faiblesse.

FRANTZ.

Un cœur si noble et si généreux !

L'INCONNU, *se levant avec humeur.*

Tu veux me flatter. Retire-toi.

FRANTZ.

Lorsque j'examine en silence le bien que vous faites autour de vous; l'attention que vous avez de regarder les peines d'autrui comme les vôtres; et que cependant je vois que vous n'en êtes pas plus heureux, cela me fait saigner le cœur.

L'INCONNU, *lui prenant la main.*

Je te remercie.

FRANTZ.

Mon cher maître, ne prenez pas mal ce que je vais vous dire; mais si votre mélancolie ne venait que d'une indisposition, j'ai entendu parler d'un fameux médecin qui traite avec succès la misantropie.

L'INCONNU.

Ce n'est pas là le cas où je me trouve, mon bon ami.

FRANTZ.

Mais, vous êtes donc réellement malheureux? Et avec cela si bon! C'est une chose, en vérité, bien affligeante.

L'INCONNU.

Je souffre sans l'avoir mérité.

FRANTZ.

Mon pauvre maître !

L'INCONNU.

As-tu oublié ce que le vieillard nous disait ce matin? « Il » est encore une autre, une meilleure vie ». Espérons et sachons souffrir.

FRANTZ.

Allons, soit, espérons.

L'INCONNU.

Frantz! il faut partir d'ici.

FRANTZ.

Où irons-nous ?

L'INCONNU.

Ah ! Dieu le sait.

FRANTZ.

Je suis prêt à vous suivre.

L'INCONNU.

Par-tout ?

FRANTZ.

Jusqu'au tombeau.

L'INCONNU.

Que le ciel t'entende ! le repos n'est que là.

FRANTZ.

Le repos est par-tout. Qu'importe la tempête au-dehors, si l'ame est tranquille ? Et puis, ne sommes-nous pas bien, et même mieux ici, que dans le reste du monde ?

L'INCONNU.

Non : voilà le château habité maintenant. Des êtres qui ne savent pas jouir des plaisirs de la solitude, me regarderaient comme un personnage ridicule ; je ne veux pas me donner en spectacle.

FRANTZ.

Permettez-moi une réflexion. Peut-être voyez-vous trop les choses à votre manière, cette compagnie n'est pas pour long-tems au château ; peut-être est-ce par fantaisie, par mode qu'ils viennent se retirer dans la solitude : mais la mode et leurs goûts les reporteront dans leur tourbillon.

L'INCONNU.

Tes plaisanteries deviennent amères !

FRANTZ *riant.*

Ah ! il faut bien quelquefois un peu de sel dans la conversation.

L'INCONNU.

Tu me fais soupçonner que lorsqu'il manque un objet à ta raillerie, tu l'exerces sur moi ; je ne te connaissais pas encore de ce côté-là.

FRANTZ.

Vous voilà retombé dans votre défiance de tous les hommes ! Ah ! mon cher maître.

L'INCONNU *regardant.*

Ne vois-tu pas s'avancer dans cette grande allée des uniformes, des plumes ? Il faut nous dérober à ces visites importunes. Je ne m'étonnerais pas qu'ils fussent assez indiscrets pour pénétrer, malgré moi, jusques dans ma retraite. (*S'en allant.*) Je vais me mettre sous les verroux.

SCÈNE

SCÈNE II.

FRANTZ *seul.*

Et moi, je fais sentinelle au dehors. Il a raison, mon maître (*Il regarde.*) Ils viennent de ce côté. Ils auront beau m'interroger, et j'aurai beau leur répondre, il n'apprendront rien de moi, parce que je n'en sais rien moi-même.

SCÈNE III.

FRANTZ, LA COMTESSE, LE MAJOR, *qui lui donne le bras.*

LA COMTESSE, *au Major.*

Je vois un étranger. C'est probablement le domestique.

LE MAJOR, *à Frantz.*

Mon ami, pourrait-on parler à votre maître ?

FRANTZ.

Non.

LE MAJOR.

Je ne lui demande que deux minutes.

FRANTZ.

Il vient de s'enfermer.

LA COMTESSE.

Dites-lui que c'est une dame qui lui demande cette grace.

FRANTZ.

Cela ne le déterminerait pas.

LA COMTESSE

Est-ce qu'il hait notre sexe.

FRANTZ.

Il hait tout le genre-humain.

LA COMTESSE.

Et pourquoi donc ?

FRANTZ.

Il peut avoir été trompé.

LA COMTESSE.

Ce que vous dites là n'est pas très-galant.

FRANTZ.

Mon maître n'est pas galant. Mais quand il trouve l'occasion de sauver la vie à quelqu'un, il le fait, même en exposant la sienne.

LE MAJOR.

Cela est beaucoup mieux. Voilà l'épouse et le beau-frère de celui dont il a sauvé les jours, qui viennent pour lui témoigner leur reconnaissance.

FRANTZ.

Il n'aime pas cela.

LA COMTESSE.

C'est un homme bien singulier.

FRANTZ.

Il n'a pas d'autre desir que celui de trouver le repos dans la solitude.

LA COMTESSE.

Quoi qu'il en soit, je desirerais le voir, je voudrais savoir qui il est.

FRANTZ.

Et moi aussi.

LA COMTESSE.

Et comment? Vous même ne le connaissez pas?

FRANTZ.

Pardonnez-moi, madame, je le connais fort bien; c'est-à-dire, ce qui est de lui précisément, son cœur, son ame; car, pensez-vous, madame, qu'on connaisse un homme quand on sait son nom?

LA COMTESSE.

Fort bien, mon ami, je vous écoute avec plaisir, et serais charmée de vous connaître; mais, qui êtes-vous vous-même?

FRANTZ, *la saluant.*

Je suis votre très-humble serviteur. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE MAJOR.

LA COMTESSE.

C'EST sans doute une manie de singularité qui réduit cet homme à s'enfermer dans cette cabane.

LE MAJOR.

Nous voyons ici que le domestique est le singe de son maître.

LA COMTESSE.

Allons, mon frère, allons rejoindre mon mari, qui est avec madame Miller.

LE MAJOR.

Deux mots pourtant, ma chère sœur, nous avons été interrompus par l'aventure arrivée à ton mari; je n'ai pu apprendre de toi ce qu'il importe tant à mon cœur de savoir : Dites-moi, qui est-elle cette madame Miller dont la vue et l'entretien mont égalemant charmé? Qui est-elle? parle, je t'en conjure.

LA COMTESSE.

Ce qu'est madame Miller? je te l'ai déjà dit, mon ami, je n'en sais rien. Cela t'étonne; c'est pourtant l'exacte vérité. Quand elle s'est présentée chez moi, elle m'a paru plongée dans la plus profonde tristesse. Je ne l'ai point pressée de m'en dire la cause, parce que le secret d'un malheureux est presque toujours dans son malheur même, et qu'il est du devoir d'une ame sensible d'en distraire celui qui souffre, en éloignant de lui l'objet de sa douleur

LE MAJOR.

Mais comment l'as-tu reçue chez toi?

LA COMTESSE.

Le voilà. Il y a trois ans, qu'ici sur le soir, on m'annonça une jeune étrangère qui demandait avec instance la grace de me parler; j'agréai la visite. Madame Miller parut avec ce maintien et cette modestie qui t'ont d'abord charmé. Mais tous ses traits portaient l'empreinte visible des tourmens secrets qui semblent s'être convertis depuis en une douce mélancolie. Elle se jeta à mes pieds, et me pria de sauver une infortunée prête à céder au désespoir. Touchée par ses pleurs, sa jeunesse, je la reçus chez moi sans la presser de questions affligeantes; je m'attacha seulement à bien connaître son ame, et je vis qu'elle était digne de servir de temple à la Vertu. Dès-lors j'en fis, non ma femme-de-chambre, comme elle me l'avait demandé; mais mon amie. Un jour qu'elle m'accompagnait

à la promenade, j'apperçus dans ses yeux le ravissement paisible où les beautés de la nature paraissaient plonger son ame. Je lui proposai de rester au château, et d'en diriger l'économie intérieure. Elle prit ma main, la pressa contre ses lèvres avec une ardeur extraordinaire; son ame reconnaissant ce bienfait. Depuis ce moment, elle n'est point sortie d'ici Elle y fait, en secret, beaucoup de bien, et est adorée de tous ceux qui l'approchent.

Voilà, mon cher ami, tout ce que je sais, et ce qu'il m'est possible de t'apprendre.

LE MAJOR.

Ce n'est pas assez, sans doute, pour satisfaire entièrement ma curiosité; mais c'est assez pour me déterminer.

LA COMTESSE.

Quoi?

LE MAJOR.

Ma sœur, seconde-moi et cherche à pénétrer son secret; qu'elle tienne à une famille honnête, je l'épouse.

LA COMTESSE.

Toi?

LE MAJOR.

Moi.

LA COMTESSE.

Mon frère.....

LE MAJOR.

Ma sœur, je t'entends.

LA COMTESSE.

Doucement mon frère. Ces maximes sur l'égalité des états ne me sont point étrangères; mais nous vivons en société, il faut savoir lui sacrifier.....

LE MAJOR.

Prêche tout à ton aise ce protocole de la vanité; voici ma réponse : Une passion, aussi invincible qu'elle fut prompte, me subjugue et m'entraîne; non, je ne répugne pas à une vie honnête et paisible, à une honnête obscurité, pourvu que je trouve chez moi la paix et le bonheur.

LA COMTESSE.

Tu sens bien, mon frère, que ce beau raisonnement n'est pas sans réplique; tu dois quelque chose à ta famille, à tes amis.

LE MAJOR *l'interrompant.*

Je dois le bonheur à mes enfans, à moi-même; et, pour le faire, je n'ai pas besoin de titres : je consulterai mon cœur.

LA COMTESSE.

Mais, mon ami, dans ce moment l'amour égare ta raison, et ne lui permet pas de prévoir ce qui peut contrarier tes vûes.

LE MAJOR.

Et quoi donc?

LA COMTESSE.

Madame Miller agréera-t-elle ta recherche?

LE MAJOR.

C'est en cela, ma chère sœur, que j'ai besoin de ton secours. (*Lui prenant la main.*) Ah! ma bonne Henriette, tu connais mon cœur. L'amour, ou ce qui en usurpe le nom, ne fit jamais sur moi de bien vives impressions, et je n'ai bien connu que la douceur de l'amitié. Maintenant, j'aime au point de ne plus espérer de bonheur que dans cette union desirée. Laisse donc-là toutes ces réflexions.

LA COMTESSE.

Je te le promets, même en ne t'approuvant pas; mais je suis loin de t'assurer le succès de ma démarche. (*Appercevant le Comte.*) Ah! les voici : peu s'en faut que nous n'ayons été surpris.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS; LE COMTE, EULALIE.

LE COMTE.

AH! ma foi, madame Miller, vous êtes une excellente piétonne. Je ne suis pas en état de lutter contre vous à la course.

EULALIE.

Cela dépend de l'habitude, M. le Comte, et cet exercice ne vous coûterait rien, si vous en aviez pris l'usage pendant quatre ou cinq mois.

LE COMTE.

A propos. Où est donc Biderman? que je lui fasse mon compliment sur la solidité de son pont chinois. Parbleu! je lui suis redevable d'une jolie culbute.

LA COMTESSE.

Où étiez-vous? nous allions vous chercher.

LE COMTE.

Où nous étions? Oh! ma foi, ma chère amie, quand on fait route avec madame Miller, on ne sait guère où l'on en est.

EULALIE.

J'ai conduit M. le Comte sur une éminence, du sommet de laquelle on a la vue de la prairie et du ruisseau qui la fertilise par ses eaux.

LE COMTE.

Oui, la vue en est très-belle; et se trouver avec madame Miller, l'écouter, discourir d'un style poétique, et même avec enthousiasme, sur les beautés de la campagne; ah! cela est encore plus agréable. Cependant, je n'y retournerais pas une seconde fois; je suis, en vérité, fatigué de la course et de mon saut périlleux.

LE MAJOR.

Eh bien reto urnons au château.

LE COMTE.

Ma foi, je suis assez las pour rester ici, et assez altéré pour desirer de me rafraîchir, sans quitter la place. Major, que vous en semble? si nous nous faisions apporter sous la feuillée un flacon de bière anglaise?

LA COMTESSE.

C'est une excellente idée: nous autres femmes, nous allons encore faire quelques tours de promenade, et nous vous rejoindrons.

(*Elle fait à son frère un signe d'intelligence.*

LE COMTE.

Ah! nous n'avons personne pour envoyer au château..... Je ne veux pas avoir toujours un grand fainéant derrière moi..... Ah! j'apperçois le fils de Biderman. (*Il appelle Peter.*) Peter, viens à nous, par ici.....

PETER *en dehors.*

J'arrive!

LE COMTE *à Peter.*

Allons, arriveras-tu aujourd'hui Vi[illegible] donc.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, PETER.

PETER, *entrant les mains pleines de poires.*

ME voilà.

LE COMTE.

Vas au château nous chercher un flacon de bière anglaise, que tu nous apporteras là-bas.

(*Il montre la coulisse à la gauche des acteurs.*)

PETER.

J'y cours. (*Il sort.*)

LE COMTE.

Mesdames, quand vous voudrez nous rejoindre, vous nous trouverez là, toujours à vos ordres, et disposés à vous obéir. — Allons, major.

LE MAJOR. *Le comte s'éloigne; le major le suit en faisant des signes à sa sœur qui les lui rend.*

Allons, mon chere Comte; je pars. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, EULALIE.

LA COMTESSE.

HÉ bien! ma chère madame Miller, comment trouvez-vous l'homme qui nous quitte?

EULALIE.

Qui madame?

LA COMTESSE.

Mon frère.

EULALIE.

Il me paraît mériter l'estime.

LA COMTESSE.

Ceci est une politesse qui ne peut me surprendre de votre part.

EULALIE.

Sans compliment, madame, je le regarde comme un très-brave, et très-honnête homme.

LA COMTESSE, *riant.*

Et même, comme un homme de bonne mine....- n'est-ce pas?

EULALIE, *avec une indifférence polie.*

Mais, oui.

LA COMTESSE, *contrefaisant Eulalie.*

Oh! mais oui; c'est comme qui dirait, mais, non.... Je dois cependant vous dire qu'il vous regarde, lui, comme une femme très-aimable. Vous ne dites rien à cela?

EULALIE.

Que dirai-je? Une raillerie désobligeante ne pent sortir de votre bouche. Ce n'est donc qu'un innocent badinage; et je suis peu disposée à m'y prêter.

LA COMTESSE.

Et tout aussi peu faite pour en être l'objet. Non, je vous ai parlé sérieusement...... Eh bien?

EULALIE.

Vous m'embarrassez, madame. Je n'affecterai pas une ridicule et fausse modestie; il fut un tems où l'on pouvait trouver en moi les avantages de la figure; mais de longs chagrins ont altéré mes traits; et c'est la paix du cœur qui répand les charmes les plus séduisans sur le visage d'une femme

femme. Le regard qui subjugue un honnête homme, ne doit être que l'expression d'une ame irréprochable.

LA COMTESSE, *avec une bonté affectueuse.*

Que le ciel me conserve toujours un cœur aussi pur que celui qui se peint dans vos yeux!

EULALIE, *comme frappée d'un égarement subit.*

Ah! que le ciel vous en préserve!

LA COMTESSE *étonnée.*

Comment?

EULALIE, *avec des larmes retenues.*

Pardonnez, madame, je suis une infortunée. Trois années de douleur ne me donnent aucun droit à l'amitié d'une ame noble et sensible; mais elles m'en donnent à sa commisération.

LA COMTESSE, *avec beaucoup d'amitié.*

Parlez, ma chère madame Miller! (*Elle veut s'éloigner.*) Non, demeurez; ce que j'ai à vous dire mérite toute votre attention. Le ressentiment que vous semblez éprouver contre vous-même ne m'abuse pas. Vous ressemblez un peu à ce bon philosophe qui croyait avoir toujours l'enfer près de lui; mais cet enfer n'était que dans son imagination.

EULALIE.

Je le porte par-tout avec moi, dans le fond de mon cœur.

LA COMTESSE, *avec bonté.*

L'amitié est toujours si consolante! C'est pour la première fois que, depuis trois ans, je viens à vous demander votre secret. Je m'étais interdite à votre égard une indiscrète curiosité; maintenant, un intérêt très-puissant m'anime. C'est avec toute la tendresse d'une sœur que je vous engage à vous ouvrir à moi.

EULALIE, *avec saisissement, et regardant fixement la Comtesse.*

Si c'est un badinage, il est poussé trop loin; si vous dites vrai, rien n'est plus affligeant pour moi.

LA COMTESSE.

Avant de chercher à pénétrer plus avant dans une telle

conduite, permettez-moi de vous tracer le caractère de mon frère. Je vous donne ma parole que ce ne sera pas la main d'une sœur qui conduira le pinceau. Vous pourrez le soupçonner de légèreté, parce qu'en vous voyant aujourd'hui, pour la première fois, il s'est si violemment épris ; mais, ma chère madame Miller, mon frère, quoique jeune encore, est un homme sérieux qui n'a pas encore connu l'amour; il voulait un cœur heureusement formé par la nature, et un esprit cultivé par l'éducation; ce double avantage, il l'a maintenant trouvé en vous. Votre secrète bienfaisance dont il a été le témoin.... Je ménage cette rougeur aimable qui, dans ce moment, couvre votre joue. Enfin, mon frère aspire à votre main, son bonheur dépend de vous-même, et je suis sa caution. Jugez si je ne suis pas intéressée à vous demander votre confiance. Donnez-la moi toute entière, vous ne risquez rien : déposez vos peines dans mon sein, je les partagerai, s'il le faut, et les adoucirai si je puis.

EULALIE.

Ah ! je le sens! le sacrifice le plus pénible qu'inspire un vrai repentir, c'est de renoncer volontiers à l'estime d'une belle ame. (*A part.*) Eh bien! je veux faire ce sacrifice, il commencera la juste expiation de mes fautes. (*A la comtesse en hésitant.*) N'entendîtes-vous jamais parler?.... Pardonnez.... N'entendîtes-vous jamais.... Oh*!* qu'il est cruel de détruire l'illusion à laquelle, seule, je dois vos bontés. . . . . Mais il le faut, Eulalie! l'orgueil peut-il encore te convenir?... Ne vous parla-t-on jamais d'une baronne de Meinau?...

LA COMTESSE.

Qui vivait dans une cour voisine? Oui, j'en ai entendu parler. Ce fut elle, je crois, qui a fait le malheur d'un bien honnête homme.

EULALIE *avec exclamation.*

Oh Dieu!.... oui, d'un bien honnête homme.

LA COMTESSE.

Elle disparut avec un malheureux qui l'avait séduite....

EULALIE.

Oui.... ce fut elle.... (*Hors d'elle-même, et dans un mouvement violent, elle se précipite aux pieds de la Comtesse :*) Ne me repoussez pas!.... Je suis....

LA COMTESSE, *reculant un peu.*

Grand Dieu!... vous êtes....

EULALIE.

Je suis cette odieuse créature...

LA COMTESSE *se détourne avec un mouvement involontaire d'horreur, et fait quelques pas en laissant Eulalie à ses pieds; la compassion la retient et la ramène.*

Quoi! vous seriez.... mais elle est accablée.... les remords la déchirent. Loin de moi cette rigueur extrême qui fait repousser les malheureux! (*Elle la regarde avec attendrissement.*) Levez-vous, ma chère, mon frère et mon mari ne sont pas éloignés; cette scène ne veut pas de témoins : j'approuve le silence dans lequel vous vous êtes renfermé..... Levez-vous. ((*Elle la relève.*)

EULALIE, *avec le cri d'une douleur étouffée.*

Ma conscience!... ma conscience!.... Rien ne peut appaiser ses cris vengeurs. (*Saisissant avec ardeur la main de la Comtesse :*) Ne me repoussez pas.

LA COMTESSE, *avec douceur.*

Non, non, je ne vous repousserai pas. Votre conduite pendant trois années, votre chagrin muet et profond, vos remords, excitent mon admiration. Mon cœur ne vous refusera pas une place, où, sans être interrompue, vous puissiez pleurer la perte d'un époux....

EULALIE, *avec le désespoir de l'égarement.*

Ah! sans doute, la perte irréparable!

LA COMTESSE.

Irréparable!.... C'est assez.

EULALIE, *du même ton.*

J'avais aussi des enfans.

LA COMTESSE.

C'est assez...

EULALIE.

Dieu sait s'ils vivent! J'avais l'époux le plus aimable.

LA COMTESSE.

Revenez à vous.

EULALIE.

J'ignore s'il n'est plus ?

LA COMTESSE.

Reprenez vos sens.

EULALIE.

J'avais un vieux père !....

LA COMTESSE, *avec force.*

Au nom de Dieu, cessez.

EULALIE.

Son horreur pour moi lui a coûté la vie !

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Ah! que la vertu outragée se venge cruellement!

EULALIE, *dont les larmes se font enfin passage, et couvrant son visage de ses mains.*

Et moi !... je vis encore !

LA COMTESSE.

Eh ! qui pourrait haïr celle qui se repent ainsi ! (*La serrant dans ses bras :*) Eh ! non, vous n'êtes pas criminelle ;..... votre faiblesse fut un songe.... une ivresse.... une illusion....

EULALIE.

Non, non : vouloir chercher à affaiblir mes crimes, c'est me porter un nouveau coup de poignard. Le seul et unique repos de mon cœur, est de me pénétrer de toute l'horreur que j'inspire, et que j'ai méritée.

LA COMTESSE.

Ces expresssions sont bien celles du vrai repentir.

EULALIE.

Ah! si vous aviez connu mon époux!.... Lorsque je le vis pour la première fois.... il réunissait la noblesse des sentimens à la beauté des traits. J'avais à peine quinze ans...

LA COMTESSE.

Votre union?

EULALIE.

Suivit de près.

LA COMTESSE.

Et votre fuite ?

EULALIE.

J'étais son épouse depuis deux ans.

LA COMTESSE.

Ah! ma chère, c'est à votre extrême jeunesse que doit être attribuée cette erreur, dont votre cœur était incapable.

EULALIE.

Non : ma jeunesse ne me justifie pas. (*Jettant un regard vers le ciel* :) Oh ! mon respectable père, ce serait t'accuser. Tu avais eu grand soin de graver dans mon cœur les maximes sacrés de l'honneur. Ta vertu et tes sages leçons m'avaient prémunie contre le danger de la flattérie et de la séduction.

LA COMTESSE.

Eh ! l'inexpérience peut-elle s'en garantir ? non, non, trop souvent, l'éducation la plus soignée fut impuissante contre les pièges d'un adroit corrupteur.

EULALIE, *avec explosion.*

Mais voilà ce qui est incompréhensible : le complice de ma honte ne pouvait, à aucun égard, souffrir de comparaison avec mon digne époux. Profondément versé dans l'art de la séduction, il savait me peindre, sous les plus odieuses couleurs, l'économie, la bienfaisance, la raison, toutes les vertus de cet homme respectable. Celui-ci ne se prêtait plus à mes goûts, à mes caprices ; il me refusait les équipages, les vaines parures auxquelles nous attachons un si grand prix. L'éloquence empoisonnée de mon corrupteur, présenta ces objets de luxe à ma vanité qu'il avait l'art d'exciter..... Je quittai mes enfans ! mon père ! mon époux ! pour suivre.... qui ?.... Ah ! le ciel s'en est bien vengé, depuis qu'il m'a été possible d'ouvrir les yeux sur mon affreuse conduite....! Tous les tourmens sont dans mon cœur.

(*Avec un sombre égarement, et montrant son cœur.*) Je les sens là.... là.... Ah ! je ne m'en plains pas, ô mon Dieu ! je les ai bien mérités !

LA COMTESSE.

Mais, avec une ame comme la vôtre, mon amie n'a pas dû voir prolonger son erreur.

EULALIE.

Elle ne peut jamais être expiée. Sans doute, mon ivresse fut bientôt dissipée. Dans l'amertume de mon désespoir, je me rappelai l'homme honnête que j'avais outragé ; mais en vain, je cherchai à entendre les gémissemens de mes pauvres enfans !.... Mes enfans !

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Laissons-là ces souvenirs pénibles. Je prévois la fin de votre triste aventure ; vous vous dérobâtes à votre séducteur ?

EULALIE.

Je ne pouvais plus supporter ses regards ; il était horrible, affreux à mes yeux ; je m'échappai, et je vins chercher une amie, près de la comtesse généreuse qui me donna cette retraite, où il me fut permis de pleurer, et qui ne me refusera pas un petit espace où je puisse me repentir.

LA COMTESSE, *avec sensibilité.*

C'est ici, c'est dans mon sein que désormais couleront vos larmes : puissé-je adoucir votre sort, et faire encore luir à vos yeux un rayon d'espérance !

EULALIE, *avec le cri du désespoir.*

Ah ! jamais, jamais !

LA COMTESSE.

Et depuis, n'avez-vous rien su de votre époux ?

EULALIE.

Rien. Il abandonna un séjour que j'avais rempli de ma honte ; et l'on ne sait ce qu'il est devenu.

LA COMTESSE.

Et vos enfans ?

EULALIE.

Il les emmena.

LA COMTESSE.

Je ferai prendre des informations ; je veux.... Paix! voici mon frère et mon mari...... Quel chagrin pour toi, mon pauvre frère !..... Ma chère Miller, essuyez vos larmes, qu'on ne s'apperçoive de rien.

SCENE IX.

LES MÊMES, LE COMTE, LE MAJOR.

Ils se placent entre les deux dames. (Le Major cherche avec inquiétude les regards de sa sœur, qui évite les siens).

LE COMTE.

Eh bien! mesdames, reprenons-nous le chemin du château ?

LA COMTESSE, *encore émue de la scène précédente.*

Nous sommes prêtes à vous suivre.

LE COMTE.

Ah ça, comtesse, et l'étranger, l'aurons-nous à dîner ?

LA COMTESSE.

Nous n'avons pu le voir ni lui parler.

LE MAJOR.

C'est un singulier personnage.

LE COMTE.

Eh! qu'importe ? Il faut absolument que je lui témoigne ma reconnaissance. Obligez-moi, cher major; allez reconnaître sa demeure, et revenez ici me rendre réponse ; ne fût-ce que pour ménager sa délicatesse ; car sans cela j'irais moi-même : mais s'il vous refuse, j'irai le forcer dans sa retraite.

LE MAJOR.

J'accepte avec bien du plaisir, mon frère. Le service

qu'il nous a rendu, est de ceux qui ne s'effacent jamais dans les cœurs sensibles à la bienfaisance.

(Le Comte donne la main à Eulalie, qui affecte une sorte de sérénité : le Major donne le bras à sa sœur, qui n'ose le regarder.) Par la position, la Comtesse se trouve, en s'en allant, auprès d'Eulalie, et lui passe le bras autour du corps, avec amitié.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANTZ *seul.*

(Il entre avec un petit panier couvert, dans lequel est le repas qu'il se propose de faire sur la verdure.)

PAR ma foi, cette vie uniforme et paisible me plaît fort. Cela vaut mieux que les agitations de ma vie passée. Ici, l'appétit et le repos assaisonnent un repas frugal que j'aime à prendre sous un ciel serein. (*Comme il se dispose à ouvrir son panier, il apperçoit le Major.*) Ah ! ne voilà-t-il pas qu'on vient troubler mon repos ?

SCENE II.

LE MAJOR, FRANTZ.

LE MAJOR.

MON ami, je voudrais parler à votre maître.

FRANTZ.

C'est en quoi je ne puis vous servir.

LE MAJOR.

Je vous prie de vouloir bien m'annoncer.

FRANTZ.

Excusez, mais cela m'est défendu.

LE MAJOR *voulant lui donner de l'argent.*

Vous n'obligerez pas un ingrat.

FRANTZ.

FRANTZ, *refusant*

Je n'ai nullement besoin d'argent.

LE MAJOR, *affectueusement.*

Cédez donc à mes prières, ayez la complaisance de m'annoncer.

FRANTZ.

Monsieur, votre ton m'intéresse, et je ne me refuserais pas à votre demande, si j'en pouvais obtenir ce que vous desirez. Mon maître est renfermé; je n'aurais aucune réponse satisfaisante à vous rapporter.

LE MAJOR, *affectueusement.*

Qui sait? dites à votre maître que je ne lui demande que le sacrifice de quelques minutes; que je ne cherche pas à l'importuner; que je suis un militaire aussi franc qu'il est généreux. Dites-lui tout ce que l'on peut dire pour le déterminer à me voir un instant. Si votre maître est un homme du monde, il ne souffrira pas qu'on l'attende en vain.

FRANTZ, *après un petit silence.*

Allons, monsieur, je vais tenter de vous servir.

LE MAJOR.

Écoutez! Dites-lui que je ne lui demande que deux minutes, s'il ne veut pas en donner davantage?

(*Frantz sort.*)

SCÈNE III.

LE MAJOR *seul.*

MAIS s'il vient, s'il l'écoute, de quelle manière entamer l'entretien? Je ne me rappelle pas d'avoir rencontré de misantrope aussi décidé...... Comment s'y prendre avec un homme à qui l'Univers et lui-même sont devenus insupportables?...... Voyons prenons un visage ouvert et amical. En s'annonçant de la sorte, on ne peut au moins désobliger personne.

SCÈNE IV.

LE MAJOR, L'INCONNU, FRANTZ.

(*Il montre de loin le Major à l'inconnu et se retire.*)

L'INCONNU, *d'un air sombre et d'un ton sérieux.*

QU'Y-A-T'IL pour votre service?

LE MAJOR.

Pardonnez-moi, monsieur, si je...... (*le reconnaissant en un clin-d'œil.*) Que vois-je?...... est-ce toi?...... Mello!

MEINAU.

Horst? (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*) Ah! mon ami!

LE MAJOR.

Est-ce bien toi, mon brave ami?

MEINAU.

Oui, c'est moi-même.

LE MAJOR, *se jetant dans ses bras.*

Eh! bon Dieu! quels chagrins ont altéré tes traits?

MEINAU, *du ton le plus sombre.*

La main du malheur s'est appesantie sur moi...... (*à lui-même:*) Paix! Paix! (*Haut.*) Par quel évènement te vois-je en ces lieux? que me veux-tu?

LE MAJOR.

Rien de plus étonnant. J'étais ici à rêver comment j'aborderais un sauvage inconnu, et voilà que je me trouve dans les bras de mon ami.

MEINAU.

Ce n'est donc pas moi que tu cherchais? Tu ne savais donc pas que j'habitais cette cabanne solitaire?

LE MAJOR.

Non, mon ami, tu as sauvé ce matin la vie à mon beau-frère,

et ma famille reconnaissante souhaite de te voir au milieu d'elle. Je vins tantôt avec ma sœur te prier de te rendre à ses vœux, nous n'avons pu t'aborder. On m'a chargé de tenter le dernier moyen, on m'a engagé de venir t'en faire l'invitation. Voilà l'incident dont le sort s'est servi pour me rendre un ami que je regrettais depuis si long-tems, et dont mon cœur avait toujours le plus grand besoin.

MEINAU.

Oui, je suis ton ami, ton véritable ami; tu es un brave homme, un homme rare; mon cœur est pour toi ce que tu l'as connu. Horst, cette assurance t'est-elle agréable et chère? Hé bien! prouve-le moi en m'abandonnant, en ne revenant plus.

LE MAJOR.

Quoi! ce que je vois, ce que j'entends est une énigme pour moi. C'est toi, Mello, ta figure, gravée dans mon cœur frappe mes regards; mais ce ne sont plus là ces traits, qui, pendant notre séjour en France, caractérisaient l'homme le plus aimable, et lui faisaient des amis, avant que son entretien ne fît naître l'impression que sa vue ne manquait jamais de produire.

MEINAU.

Tu oublies que tu parles d'un tems déjà bien éloigné de nous.

LE MAJOR.

Eh! mon ami, quel langage! tu n'as pas trente-cinq ans...... Mais, pourquoi évite-tu mes regards? Ceux de l'amitié peuvent-te blesser? Crains-tu que tes yeux soient aux miens le miroir de ton ame? Et qu'est devenu cet œil de feu qui lisait autrefois dans tous les cœurs?

MEINAU, *avec le rire le plus amer.*

Ah! oui, oui, je fus habile, moi, à lire dans les cœurs!

LE MAJOR.

Ciel! quel sourire sinistre vient ajouter encore à l'altération de tes traits? Oh! mon ami! que t'est-il donc arrivé?

MEINAU, *avec une fausse légèreté.*

Les évènemens les plus ordinaires ; le cours du monde ; des aventures communes. Horst, si tu veux ne pas éprouver ma haine, épargne-moi les questions ? Si tu veux conserver mon amitié, abandonne-moi pour jamais ?

LE MAJOR.

Quel discours ! Quel spectacle ! Ah ! je t'en conjure, Mello, réveille-toi ! Aux souvenirs de nos plaisirs passés, que ton cœur se ranime, et que la présence d'un ami te console ! Retrace-toi ces jours fortunés, où, dans nos promenades solitaires, le spectacle de la nature embellie, pénétrait dans nos ames, et les disposait aux douces impressions de la bienveillance et de l'amitié ; c'est dans ces momens heureux que se forma le lien qui nous unit pour la vie. Ne t'en souviendrait-il plus ?

MEINAU, *avec une sombre sensibilité.*

Il m'en souvient.

LE MAJOR.

Suis-je donc indigne de ta confiance ? N'étions-nous que des hommes indifférens, unis par le hasard ou le caprice ? N'avions-nous pas bravé la mort ensemble ? Ah ! Charles ! il en coûte à mon cœur de te rappeler tous mes droits sur le tien. Reconnais-tu cette cicatrice ? (*Il se découvre l'avant-bras.*)

MEINAU, *l'embrassant.*

O, mon frère ! ce fut le coup qui devait faire sauter ma tête, je ne l'ai point oublié. Tu ne savais pas quel fatal présent tu fesais à ton ami !

LE MAJOR.

Parle, je t'en conjure ?

MEINAU.

Tu ne peux rien pour moi.

LE MAJOR.

Je puis m'affliger avec toi.

MEINAU.

C'est ce que je ne veux point ; je n'ai plus moi-même de larmes à répandre.

LE MAJOR.

Tu as à déposer tes secrets dans mon cœur, le tien sera soulagé.

MEINAU, *du ton le plus sombre.*

Le mien n'est plus qu'un tombeau déjà fermé. Laisse, ami, s'y consumer ce qu'il renferme. Pourquoi le r'ouvrir aujourd'hui.

LE MAJOR.

Pour te rendre une existence nouvelle que tu devras à l'amitié.... Et sous quel extérieur te retrouvai-je ? Rougis de toi-même !... Un homme qui fut doué de tant de raison, se laisser abattre, et fouler de la sorte par un sort capricieux ! Ah ! ce n'est pas là Mello, mon mentor, mon ami ! La noblesse, la fierté de son caractère, l'élevaient au-dessus de l'injustice des hommes et des coups du destin.

MEINAU.

Ecoute-moi bien. Qu'un monde qui m'est à jamais étranger pense de moi ce qu'il voudra, rien ne m'est plus indifférent ; mais je le sens, tu ne dois point quitter l'ombre de ton ami, sans connaître ce qui rompit tous les liens qui l'attachaient à la vie.

Frère, je me séparai de toi en me retirant du service de France. Depuis ce moment, rappelé dans mon pays, je me livrai au séduisant espoir d'être utile à la patrie ; les abus étaient sentis, les réformes desirées ; je m'en occupai, je fis des mécontens, et j'acquis la certitude affreuse, qu'on peut exciter la haine sans la mériter. Frappé de cette insupportable idée, je me tus, je ne parlai plus. Pudeur tardive ! Les hommes ne pardonnent pas qu'on ait voulu paraître plus sages qu'eux ; je me repliai sur moi-même, je vécus solitaire. On m'avait fait lieutenant-colonel, pour s'assurer que je ne transporterais pas ma fortune hors de mon pays. Je remplis mes devoirs militaires avec exactitude, avec zèle. Mon colonel mourut ; il se trouvait plusieurs officiers de mon grade,

qui avaient plus de service que moi, je m'attendais à voir l'un d'eux prendre sa place, j'en eus été satisfait; mais la favorite d'un homme en place, avait un jeune parent, fât et présomtueux, qui, depuis six mois, avait endossé l'uniforme; on le mit à la tête du régiment; tu conçois bien que je demandais et que jobtins ma retraite. Il courut quelque railleries amères sur le choix qu'on avait fait; on me les imputat, je fus arrêté; je dédaignai de me justifier, je demeurai six mois en prison. Pénétré de l'ingratitude des hommes, quelques mois après, je quittai ce pays; Cassel fut le séjour que je choisis. Mon nom, mon rang et ma fortune, ne tardèrent pas à m'y faire des amis; des amis!.....Enfin j'y trouvai une femme!..... Une femme!.... l'innocense même, le modèle heureux des qualités naturelles, et des talens acquis. Elle atteignait à peine à sa quinzième année; conbien je l'ai aimé! conbien je fus heureux par elle! Elle me rendit père d'un fils et d'une fille!.... La nature les doua l'un et l'autre de la beauté de leur mère; oui, je connus alors le vrai bonheur!....Ah! (*Il essuie une larme.*) encore une larme, je ne me flattais plus de pouvoir en répandre!....Achevons.....Un de ceux qui m'attachait le titre d'ami, et que je regardais comme un homme d'honneur, me trompa, m'enleva la moitié de ma fortune.....! Je dévorai ma peine, je me retranchai, je réduisis mes équipages, je bornai mes sociétés..... J'y conservai un jeune homme, dont les procédés, le langage et la conduite paraissait justifier mon estime; que j'avais, en secret, soutenue de mon argent; que j'avais élevé aux emplois par mon crédit..... Il séduisit ma femme et disparut avec elle!!!.... Tu sais tout, en est-ce assez pour motiver ma misantropie? ou ne te parais-je qu'un visionnaire?.... Ah! l'ame de Mello pouvait supporter les injustices, braver les fers et la mort; mais que sont les fers et la mort auprès de l'infidélité d'une épouse adorée!

LE MAJOR.

Quelle était indigne de toi, Mello! Répandre des pleurs pour une femme infidèle, c'est un délire inexprimable.

MEINAU.

Donne aux affections que j'éprouve le nom que tu voudras, le cœur ne se rend pas au langage de la froide raison. Ah! je l'aime encore!

LE MAJOR.

Toi.... ? Où est-elle ?

MEINAU.

Je ne le sais, ni ne veux le savoir.

LE MAJOR.

Et tes enfans ?

MEINAU.

Je fais soigner leur première éducation dans un bourg voisin de cette solitude. Je les ai confiés à une veuve d'un état commun, en qui j'ai cru voir de l'honnêteté..... et peu de lumières.

LE MAJOR, *avec un léger sourire.*

Encore un trait de misantropie ! Mais pourquoi n'as-tu pas gardé tes enfans auprès de toi? Ils eusssent adoucis quelques instans de ta douloureuse existence.

MEINAU.

Leur présence, en m'offrant les traits de leur mère, n'eût servie qu'à me retracer les souvenirs pénibles d'un bonheur évanoui. Je me prive de leur vue depuis trois ans. (*Avec toute l'amertume de la misantropie.*) Je ne puis souffrir personne autour de moi, ni enfans, ni vieillards; et si l'habitude ne m'avait rendu comme indispensables les services d'un domestique, je n'aurais pas le mien, quoique je reconnaisse qu'entre les méchans il n'est pas le plus pervers.

LE MAJOR, *après un silence, et avec un regard douloureux sur son ami.*

Je le sens : de vaines consolations ne sont pas à l'usage d'un cœur si profondément ulcéré ! Mais tu ne repousseras point celle de l'amitié, elle doit adoucir tes peines en les partageant. Tu vivras pour ton ami ! Viens avec moi, ma famille t'attend avec impatience !

MEINAU.

Quoi ! me retrouver dans le commerce des hommes ? Horst, ne me suis-je pas assez clairement expliqué ?

LE MAJOR.

J'en conviens. Mais, tu ne peux, sans abjurer le sentiment de délicatesse, te refuser à l'invitation de mon beau-frère.

MEINAU.

Ami, il est aussi des choses qu'il est plus aisé de prescrire qu'il n'est facile de s'y résoudre. Si tu savais combien je souffre d'avance de voir un être s'approcher de moi, sans que je puisse lui échapper. Ah ! laisse-moi, laisse-moi dans mon triste repos !

LE MAJOR.

Demain, fais ce qu'il te plaira ; mais accorde-moi cette journée ?

MEINAU, *sans dureté, mais d'un ton ferme.*

Non, non.

LE MAJOR.

Charles, mon ami ; ah ! je t'en conjure, ne me refuse pas cette grace ; c'est la seule, c'est la dernière, si tu le veux, que sollicitera ma vive et constante amitié.

MEINAU, *après un instant de réflexion.*

Écoute ; pardonne-moi une répugance invincible à me rendre à ce château pour m'y donner en spectacle. Je ne puis cependant refuser de céder aux vœux de mon ami ; mais que ce soit une rencontre, une espèce de hasard. Ramène-les vers ce pavillon sans me rejoindre ; qu'ils viennent s'y reposer. Quand tu les auras réunis, tu me présenteras, j'y mets cependant une condition, c'est que tu n'insisteras pas pour que je demeure avec toi.

LE MAJOR.

O, mon ami !

MEINAU.

Engage-moi ta parole, où je reprends la mienne ?

LE MAJOR.

Il le faut bien !

MEINAU.

Je vous entends. Préviens ta famille que je ne songe pas à parer mon extérieur.

LE MAJOR

LE MAJOR.

Qu'importe? cet entretien ne sera que celui de la franchise, de la reconnaissance et de l'amitié. Embrasse-moi... (*S'arrachant de ses bras:*) Non, Meinau, ce n'est point pour te perdre encore que je t'aurai retrouvé. (*Il sort.*)

SCENE V.

MEINAU, *seul.*

(*Il fait sur la scène quelques tours en silence; il paraît absorbé: tout-à-coup il s'arrête, et appelle:*)

Frantz! (*Il se promène encore.*)

SCENE VI.

MEINAU, FRANTZ.

FRANTZ, *arrivant.*

Monsieur...

MEINAU.

Demain, nous partirons.

FRANTZ.

A la bonne heure.

MEINAU.

Peut-être pour un pays éloigné.

FRANTZ.

J'y consens.

MEINAU.

Peut être pour une autre partie de l'Univers.

FRANTZ.

Je suis prêt à vous suivre.

MEINAU, *par réflexion.*

Paisibles insulaires de l'Océan Pacifique, je veux me retirer chez vous. Le vol est, dit-on, votre unique faiblesse; et que m'importe? Vous ne me dépouillerez que d'un vain reste de richesses. Mon bien le plus précieux, le repos de ma vie, on me l'a pris en Europe.... Oui, je veux m'ensevelir dans quelque séjour ignoré, quel qu'il soit: je serai bien par-tout où je ne trouverai pas les hommes et les mœurs des pays qu'on appelle civilisés. Entends-tu, Frantz? Demain, dès l'aurore.

FRANTZ.

J'entends.

MEINAU.

Mais écoute bien, Frantz, il faut auparavant t'acquitter d'une commission aussi importante que délicate. Descends au village,

prends une voiture, et fais-toi conduire au bourg voisin, chez la personne que cette adresse (*Il tire une adresse de son porte-feuille, et la lui donne.*) va t'indiquer. Je vais t'écrire un billet pour t'autoriser à retirer deux enfans qui sont les miens.

FRANTZ, *étonné.*

Vos enfans ?

MEINAU.

Tu les recevras des mains de leur gardienne, et me les ameneras.

FRANTZ.

Vous avez des enfans ?

MEINAU.

Oui, j'ai des enfans. D'où naît cet étonnement ?

FRANTZ.

Depuis trois ans que je suis à votre service, qu'il ne vous soit pas échappé un mot à leur sujet, voilà ce qui me paraît singulier ! Vous avez donc été marié ?

MEINAU.

Ne me fais pas de questions inutiles ; songe à partir. (*Frantz sort.*)

SCENE VII.

MENAU, *seul.*

Oui, je veux m'accoutumer à les voir. Ces êtres innocents ne doivent pas être abandonnés au hasard d'une dangereuse éducation. Ah ! que plutôt ignorés auprès de leur malheureux père, un arc et des fléches soient leur amusement. Qu'ils n'apprennent, qu'ils ne sachent rien, ils en seront moins malheureux. = Ah ! ils s'avancent dans cette avenue; je vais expédier Frantz, et je reviens, pour la dernière fois, obéir à ce qu'ils ont nommé la bienséance, et me rendre aux vœu de l'amitié. (*Il sort*).

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE MAJOR.

LE MAJOR, *vivement.*

As-tu eu un entretien avec madame Miller ?

LA COMTESSE.

Oui, mais je n'ai absolument rien à te dire, qui puisse te flatter de la moindre espérance.

LE MAJOR.

Quoi ! rien ? Est-elle mariée ?

LA COMTESSE.

N'exige rien de moi.

LE MAJOR.

Ma personne et mes recherches seraient-elles désagréables ?

LA COMTESSE.

Je ne puis te confier une réponse qui certainement t'affligerait.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, Madame MILLER.

LE COMTE.

Je fais aujourd'hui mes exercices ; mais la compagnie de madame Miller ne permet gueres de songer à la fatigue. Eh bien ! major, notre inconnu ? mais il faut qu'il augmente notre société ; il faut qu'il soit des nôtres ; à la campagne, on ne saurait avoir une trop nombreuse société.

LE MAJOR.

Je doute que celui-ci soit des nôtres ; il paroît déterminé à s'éloigner.

LA COMTESSE.

C'est ce qu'il ne faut pas souffrir.

LE MAJOR.

Je vais vous le présenter ; mais, croyez moi, ne hasardez pas des instances importunes. Si quelque chose peut le séduire, c'est la franchise de votre accueil. (*Il sort*).

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté le Major.

LE COMTE.

Ah ! ça, Comtesse, il s'agit ici de nous seconder. Déployez toute votre adresse pour convertir ce solitaire, et le rendre au monde.

LA COMTESSE, *gaiement.*

Vraiment, d'après tout ce que j'entends dire de lui, cette conquête en vaudrait la peine ; mais comment espérer de faire en un quart d'heure ce dont les charmes de madame Miller n'ont pu venir à bout en trois ans ?

Madame MILLER.

Madame, l'étranger ne m'a donné aucune occasion d'essayer le pouvoir de ce que vous voulez bien appeler mes charmes. Nous ne nous sommes pas entrevus une seule fois.

LE COMTE.

Vous êtes, l'un et l'autre, d'une singularité... Mais, il vient avec le Major.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, MEINAU.

LE COMTE, *allant au-devant de Meinau.*

SOYEZ le bien venu, brave et généreux étranger... *(Meinau s'avance, s'incline vis-à-vis les dames ; madame Miller le regarde, pousse un cri et tombe, sans connaissance, dans les bras de la Comtesse : Meinau jette un regard sur elle ; il pousse aussi un cri sourd : la surprise et l'effroi se peignent dans son maintien ; il s'enfuit brusquement. Pendant que le Major, étourdi de l'évènement, aide la Comtesse à porter madame Miller dans le pavillon, le Comte, stupéfait, regarde sortir Meinau ; et ramenant ses regards sur l'autre grouppe, il reste muët d'étonnement, et rentre après eux dans le pavillon.)*

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LE MAJOR. (*Ils sortent du pavillon.*)

LE COMTE.

TE demander ce que c'est que tout ceci, ne me menerait probablement à rien. Ou tu ne le sais pas, et ne pourrais me l'apprendre ; ou tu le sais, et ce secret n'étant pas le tien, tu ne pourrais me satisfaire.

LE MAJOR, *de l'air d'un homme qui ne peut en dire davantage.*

Cher Comte, vous avez tout dit.

LE COMTE.

Je m'en doutais. La belle évanouie paraît revenue à elle. Son premier soin a été de demander à écrire ; ma présence, la tienne même paraissaient importunes. Nous sommes sortis ; mais aux signes d'intelligence que j'ai surpris entre la Comtesse et toi, vous en savez tous les deux plus que vous ne voulez ou ne pouvez m'en dire.

LE MAJOR.

Ne nous enviez point, mon frère, ce triste avantage.

LE COMTE.

Je me retire donc, persuadé que je vous suis, tout au moins, inutile... Je retourne au château... Je vous y attends... Je te laisse, Major, cette aventure à terminer. (*Il va pour sortir, et revient sur ses pas.*) Ah ! fait tout au monde pour nous conserver ce singulier personnage. Oui, ils m'inspire le plus vif intérêt. = Il est impossible de s'y méprendre : cette madame Miller ne lui est ni inconnue, ni étrangère. Elle pourrait bien

nous aider à le retenir... Mais peut-être aussi que, par cet évènement, nous sommes menacés de la perdre. Ah! il pourrait y avoir à cela plus de bien que de mal; car cette femme étonnante finerait, je crois, par devenir dangereuse, et pour moi qui ai une femme, et pour toi, cher beau-frère, qui n'en as pas... Tu m'as entendu? (*Il sort.*)

SCENE II.

LE MAJOR, *seul.*

(*Il reste un moment absorbé dans une profonde revêrie.*)

TROMPEUSE espérance! vaine image du bonheur! je te tendais les bras, et tu t'es dissipée comme un nuage. Le mystère est découvert; j'adorais la femme de mon ami!... Eh bien! il ne sera peut être pas impossible de réunir deux ames qui furent dignes l'une de l'autre, et dont une n'a cessé de l'être que par une fatalité du destin. Ah! si je rends à mon ami la félicité qui m'échappe; non, je n'aurai rien perdu.

SCENE III.

LE MAJOR, LA COMTESSE, Madame MILLER.

LA COMTESSE.

VOUS nous avez quitté, mon frère; où est mon époux?

LE MAJOR.

Il respecte un mystère dont il est frappé. Il s'est retiré pour nous attendre.

Madame MILLER,

Ah! Madame, puis-je me pardonner tout le trouble que je vous cause?

LE MAJOR, *à Madame Miller.*

Les momens sont précieux, Madame; il peut demain s'éloigner de nous. Cherchons les moyens de vous rendre au meilleur des hommes, au plus estimable des époux.

Madame MILLER, *troublée.*

Qu'avez vous dit, Monsieur, vous le connoissez?

LE MAJOR.

Meinau est mon ami, Madame, depuis quinze ans. Nous avons ensemble couru la carrière de l'honneur. Depuis sept ans, je l'avais perdu de vues. Aujourd'hui le hasard nous a réunis... (*avec le ménagement de la délicatesse pour ne pas la faire rougir de ce qu'il sait son secret.*) Son cœur s'est épanché dans le mien...

Madame MILLER, *les yeux baissés.*

J'éprouve donc ce que c'est que de ne pouvoir supporter

le regard d'un honnête homme ! (*A la Comtesse, en se jettant dans ses bras.*) Ah ! Madame, daignez me cacher à moi-même.

LE MAJOR.

Si les remords les plus frappans, si une suite de jours sans tache ne donnent pas de droits à la clémence des hommes, que pourrons-nous donc espérer de la clémence du ciel ? Femme infortunée, votre vertu fut un moment assoupie, le vice en tira parti contre elle ; mais après cette épreuve fatale, la vertu reprit et affermit son empire dans votre ame. Ah ! vous avez assez expié votre erreur. Je vais trouver mon ami ; à la fermeté de notre sexe, il unit la délicatesse du vôtre. Je vais employer à cette entreprise toute l'éloquence de l'amitié ; heureux si je mérite le souvenir d'un moment qui fera la consolation du reste de mes jours. (*Il veut sortir.*)

Madame MILLER.

Que voulez-vous faire, Monsieur ? L'honneur de mon époux m'est sacré ; mon époux m'est cher plus que je puis l'exprimer : mais fût-il assez généreux pour me pardonner, jamais je ne redeviendrai l'épouse de votre ami.

LE MAJOR, *avec étonnement.*

Parlez-vous sérieusement, Madame?

Madame MILLER.

Je ne suis point un être faible, qui veut échapper au châtiment qu'il mérite. Que serait mon repentir, si j'en voulais tirer d'autre avantage que celui de rendre moins déchirant le cri de ma concience ?

LE MAJOR.

Mais, si votre époux lui-même...

Madame MILLER.

Il ne le voudra pas ; il ne le peut pas.

LE MAJOR.

Mais il vous aime encore.

Madame MILLER.

Il ne peut pas m'aimer ; il doit défendre son cœur d'une foiblesse qui le déshonore.

LE MAJOR.

Femme inconcevable, vous n'avez donc rien à permettre au zèle qui m'anime.

Madame MILLER.

Pardonnez-moi, Monsieur le Major ; j'ai deux prières à vous faire, dont l'accomplissement est pour moi d'une extrême importance. Souvent, lorsque dans l'accablement affreux où me plongeaient mes chagrins et les souvenirs de mon cœur, je désespérais de toute consolation, il me semblait que je pourrais goûter quelque tranquillité, si le sort favorisait le vœu que j'avais formé, de voir une seule fois mon époux, de faire à ses pieds l'aveu de mes torts, de m'en séparer ensuite : ah ! pour

jamais. — C'est là la première de mes sollicitations : un entretien de quelques minutes, s'il peut supporter ma vue sans répugnance. Mais qu'il ne présume pas que je veuille tenter le moindre effort pour obtenir mon pardon ; qu'il soit convaincu que je ne veux pas rétablir mon honneur aux dépens du sien. (*Avec attendrissement.*) Le second de mes vœux est d'avoir des nouvelles de mes enfans.

LE MAJOR, *avec chaleur.*

Si l'humanité, si l'amitié n'ont pas perdu leur droit sur le cœur de Meinau, il n'hésitera pas à consentir à vos demandes. Je vais le chercher aux environs de sa demeure ; ne vous éloignez pas.

LA COMTESSE, *lui tendant la main, avec l'expression de l'amitié.*

Ah ! mon frère, tu m'es plus cher que jamais.

(*Madame Miller jette un regard qui exprime sa reconnoissance ; ensuite elle se précipite avec ardeur sur le main de la Comtesse, qui la prend affectueusement dans ses bras, et sort avec elle par la coulisse en deçà du pavillon.*).

SCENE IV.

LE MAJOR, *seul.*

Il n'est pas sous le ciel un couple semblable ; ils ne doivent point être séparés. Il doit lui pardonner : lui pardonner ! . . . . Eh ! que répondre à mon ami, quand il m'opposera ce point d'honneur, ah ! qui n'est pas toujours une chimère . . . . quand il me demandera si je veux le rendre le jouet de la société ? Que lui dire sans mentir à ma conscience ? . . . . Mais une femme comme Eulalie ne fait-elle pas exception ? Mais une femme sans expérience, entraînée dans les piéges d'un séducteur, et dont le repentir a été si long, si vrai, si sévère ! Ah ! le monde ne reçoit point cette excuse. Le monde ! eh bien ! mon ami le hait, le fuit, s'y dérobe à jamais. Eulalie ne saura-t-elle pas l'en dédommager en régnant dans son cœur ? C'est sur cette assurance que je fonde l'espoir du succès de mon entreprise.

SCENE V.

LE MAJOR, FRANTZ amenant EUGENE ET AMELIE.

(*Ils entrent par la coulisse au-delà du pavillon.*)

EUGÈNE.

Je suis un peu las.

AMÉLIE.

Et moi aussi.

EUGÈNE.

Sommes-nous bien loin encore de la maison ?

FRANTZ.

Nous y sommes tout-à-l'heure.

LE MAJOR, *rapidement, comme dans toute la scène.*

Quels sont ces enfans ?

FRANTZ.

Ceux de mon maître.

LES ENFANS.

Est-ce là papa ? Est-ce là papa ?

LE MAJOR, *à part.*

Quel trait de lumière ! (*à Frantz*). Mon ami, je te connais; tu aimes ton maître, je le sais. Il est survenu ici des choses étranges.

FRANTZ.

Et quoi donc ?

LE MAJOR.

Ton maître a retrouvé son épouse.

FRANTZ.

Tout de bon ?

LE MAJOR.

C'est Madame Miller.

FRANTZ.

Elle ! sa femme ?

LE MAJOR.

Mais il veut s'en séparer.

FRANTZ.

Oh ! Dieu !

LE MAJOR.

C'est ce qu'il faut empêcher.

FRANTZ.

Sans doute.

LE MAJOR.

L'aspect imprévu de ces enfans peut nous servir.

FRANTZ.

Comment cela donc ?

LE MAJOR.

Conduis-les dans ce pavillon. Avant qu'il soit un quart-d'heure, je t'en dirai davantage.

FRANTZ.

Mais...

LE MAJOR.

Point de questions, je te prie : les momens sont précieux.

(*Frantz et les enfans entrent dans le pavillon*).

SCENE VI.

LE MAJOR, *seul.*

Je me promets beaucoup de cet artifice excusable. Oui, l'innocent sourire des enfans trouvera le chemin de son cœur, si le doux regard de la mère ne peut y pénétrer.

SCENE VII.

LE MAJOR, MEINAU.

(*Meinau, en entrant, promène un regard de défiance sur les environs de sa demeure. Le Major va à lui et l'amène sur la scène en le serrant dans ses bras.*)

LE MAJOR.

Eh bien, mon cher Meinau, je te revois moins malheureux.

MEINAU.

MELLO, *du ton le plus sombre.*

Comment ?

LE MAJOR.

Tu l'as retrouvée.

MELLO.

Montre de loin à celui qui a tout perdu, le trésor qu'un jour il possédait, et dis-lui qu'il est heureux......

LE MAJOR.

Pourquoi non : s'il dépend de lui de le posséder encore, de se rendre aussi heureux qu'auparavant.

MELLO.

Je t'entends...... Tu es un envoyé de ma femme. Il n'en sera rien.

LE MAJOR.

Apprends à la mieux connaître. Oui, je suis envoyé par elle; mais ce n'est pas avec le pouvoir de travailler à vous réunir. C'est elle qui, t'aimant avec ardeur, ne pouvant être heureuse sans toi; c'est elle qui se refuse à l'idée même de son pardon, parce que (ce sont ses propres expressions), parce que ton honneur ne peut s'accorder avec une telle faiblesse.

MELLO, *avec amertume.*

Se flatterait-on de me surprendre ?

LE MAJOR.

Non, Charles, penses-y bien, Eulalie est une excellente femme....

MELLO, *avec impatience.*

Abrége et sois vrai. Pourquoi es-tu ici ?

LE MAJOR.

Pour deux raisons. D'abord, en mon nom, comme ton ami, ton frère d'armes, pour te conjurer de ne point quitter Eulalie; car jamais, sous le ciel, tu ne retrouveras sa pareille.

MELLO.

Épargne-toi une peine inutile.

LE MAJOR.

Mais, conviens-en, elle t'est chère encore.

MELLO, *soupirant.*

Trop chère, hélas !

LE MAJOR.

De longs remords ont expié sa faute, et qui t'empêche de redevenir aussi heureux que tu le fus autrefois ?

MELLO.

Toute femme qui fut capable de manquer à l'honneur, est aussi capable d'y manquer une seconde fois.

LE MAJOR.

Ah ! non pas Eulalie; et si une extrême jeunesse, à l'époque de son fatal aveuglement, n'en est une excuse suffisante, conviens du moins qu'elle est effacée par trois ans d'une conduite si irréprochable, que la calomnie la plus hardie n'oserait y porter la moindre ache.

MELLO.

Et quand je croirais tout cela ; car je ne puis te cacher que j'aime à le croire ; à ma place, tu agirais de même. Elle ne peut plus m'appartenir. Ai-je besoin de te rappeler l'odieux préjugé qui élève à jamais une barrière entre elle et moi ?

LE MAJOR.

Qu'importe l'opinion des hommes ? Celui qui, comme toi, a su, pendant trois années se suffire à lui-même, peut, sans regrets, se vouer à la solitude, dans la société de la plus tendre amie.

MELLO, *avec émotion.*

J'entends...... vous conjurés tous avec mon cœur contre ma raison...... Mais, c'est en vain. N'ajoute pas un mot : je me retire.

LE MAJOR.

C'en est assez. J'ai rempli les devoirs de l'amitié ; il me reste à m'acquitter du soin dont m'a chargé ton épouse. Elle te demande un dernier entretien. Elle veut prendre congé de toi. Pourrais-tu lui refuser cette consolation.

MELLO.

Je vous entends encore. Elle se flatte de l'idée que ma fermeté peut céder à sa vue, à ses larmes. Elle se trompe : elle peut venir.

LE MAJOR.

Et te faire sentir combien tu as méconnu son caractère. Je vais la préparer.

MELLO, *lui présentant un écrin et des papiers.*

Un mot encore. Remets-lui ces objets qui lui appartiennent. Je voulais les lui faire tenir ; mais......

LE MAJOR.

C'est ce dont tu pourras toi-même t'acquitter. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MELLO, *assis.*

MELLO, le dernier moment heureux de ta vie approche. Tu la verras, celle à qui ton ame entière est attachée...... Ah ! que ne m'est-il permis de voler au-devant d'elle, de la serrer contre ce cœur palpitant ?...... (*Il se lève.*) Eh ! que dis-je ? Est-ce là le langage d'un époux outragé ? Ah ! je ne le sens que trop. Cette espèce d'honneur, ce fantôme de l'imagination n'est que dans notre tête, il n'est point dans notre cœur !...... Enfin, je vais la voir : n'importe je lui parlerai rans aigreur comme sans faiblesse. Aucun reproche ne sortira de ma bouche. Si son repentir est sincère, je veux que, du moins, son sort devienne supportable ; qu'elle ne soit plus condamnée à servir pour assurer son existence. Je veux qu'elle soit indépendante, et que même sa fortune lui permette de satisfaire son penchant à la bienfaisance. (*Il regarde du côté de l'avenue.*) C'est elle, elle vient...... Orgueil, honneur offensé ! réveillez-vous et protégez moi !

SCÈNE IX.

MELLO, Madame MILLER, LA COMTESSE, LE MAJOR.

Madame MILLER, *s'avançant avec lenteur, et d'un pas tremblant, à la Comtesse, qui veut la soutenir.*

AH! madame, ah! généreuse comtesse, laissez-moi. J'eus assez de force pour me rendre coupable, le ciel m'en prêtera pour exprimer mon repentir.

(*La Comtesse et le Major entrent dans le pavillon. Eulalie s'approche de Mello, qui, en détournant la vue, attend, dans la plus grande émotion, le commencement de cet entretien.*)

SCÈNE X.

MELLO, Madame MILLER.

Madame MILLER.

MONSIEUR le baron......

MELLO, *sans tourner la tête, l'interrompt du geste, et lui dit, d'une voix douce, mais émue :*

Que veux-tu de moi, Eulalie?

Madame MILLER, *anéantie.*

Non : Au nom du ciel, Mello..... ce ton de bonté...... Ah! je n'y étais point préparée, il déchire mon cœur. Non, je vous en conjure, homme trop généreux, frappez d'un ton dur et sévère l'oreille d'une coupable.

MELLO, *cherchant à donner à sa voix plus de fermeté.*

Eh bien !...... madame.

Madame MILLER.

Ah ! si vous vouliez soulager mon cœur ; si vous daigniez vous abaisser à me faire des reproches ! . . .

MELLO.

Des reproches ? Ils s'expriment ici dans mes yeux éteins, dans mes traits altérés. Si je n'ai pu vous épargner ces reproches muets, ma bouche, n'ajoutera pas à vos peines.

Madame MILLER.

Si j'étais une criminelle endurcie, ce silence serait un bienfait pour moi ; mais le vrai repentir est au fond de mon cœur ; et ce silence magnanime m'accable et m'anéantit. Ah ! c'est donc à moi de déclarer et de publier.....

MELLO, *l'interrompant avec précipitation.*

Non : Point d'aveux, madame : Je sais tout, et vous dispense de toute humiliation. Mais vous sentez vous-même, après ce qui s'est passé, que nous devons demeurer séparés à jamais.

Madame MILLER.

Je le sais ; aussi, ne suis-je pas venue pour implorer ma grace ; aussi,

n'ai-je pas conçu la moindre espérance de pardon. Il est des crimes qui déhonorent doublement, quand on se flatte qu'ils pourront s'effacer un jour. Mais tout ce que j'ose espérer, c'est d'entendre de votre bouche que vous ne maudirez pas ma mémoire.

MELLO, *attendri.*

Non, Eulalie, non, je ne te maudis point. Ton amour a fait mon bonheur dans les plus beaux jours de ma vie. Non; jamais je ne maudirai ton souvenir.

Madame MILLER, *dans une extrême émotion.*

Dans la conviction intime que je suis indigne de votre nom, depuis trois ans, j'en porte un inconnu. Mais ce n'est pas assez. Vous devez avoir de ma main un acte de divorce qui vous autorise.... à prendre une épouse plus digne de vous. Je viens de tracer cet acte; (*Elle tire de son sein un papier.*) le voici : il renferme l'aveu de mon crime.

MELLO, *déchirant le papier.*

Non, Eulalie, toi seule as régné dans mon cœur; et, je ne rougis point de l'avouer, toi seule y règneras toujours. Des sentimens d'honneur te défendent de vouloir tirer parti de ma faiblesse. Le ciel m'est témoin que cette faiblesse est subordonnée aux loix inflexibles de mon honneur; mais jamais une autre femme n'obtiendra près de moi la place d'Eulalie.

Madame MILLER, *tremblante.*

Il ne me reste donc plus, en prenant congé de vous......

MELLO.

Un moment, Eulalie. Pendant quelques mois, nous nous sommes, sans le savoir, estimés, chéris. Vous avez une ame sensible aux besoins des malheureux; il est juste que vous ne manquiez pas des moyens de satisfaire ce généreux penchant. Il est juste aussi que vous ne connaissiez pas le besoin pour vous-même. (*Il lui présente un papier.*) Cet écrit vous assure une rente honnête dont vous disposerez.

Madame MILLER.

Jamais, jamais. Le travail de mes mains doit me nourir. Un pain trempé des larmes du repentir contribuera plus à mon bonheur, qu'une aisance dont je jouirai aux dépens de la fortune d'un homme que j'ai si honteusement trompé !.....

MELLO.

Prenez, madame, prenez.....

Madame MILLER.

J'ai mérité cette humiliation; mais c'est à votre générosité seule que j'ai recours; excusez-moi.

MELLO, *à part.*

Dieu ! quelle femme ce malheureux m'a ravie? ....(*Il remet l'acte dans sa poche.*) (*Haut.*) Hé bien madame, je respecte vos principes; je n'insiste point; mais sous la condition, que si vous veniez à éprouver des besoins, je serai le premier.... je serai.... le seul à qui vous vous adresserez avec franchise.

Madame MILLER.

Je le promets.

MELLO.

J'ose demander encore que, du moins, vous repreniez ce qui est à vous. (*Il lui présente un écrin qui renferme des bijoux.*)

Madame MILLER, *le reçoit avec émotion, l'ouvre, considère un moment ce qu'il renferme, et laisse couler quelques larmes.*

Ah! tous ces objets me retracent un tems où, digne de vous et de mon père, je fus, à diverses reprises, comblée de vos bontés et des siennes. Mettez le comble à votre généreuse pitié, en retenant cet écrin. (*Elle en tire une bague.*) J'accepte ceci.... Je le reçus après avoir donné le jour à mon cher Eugène, je le conserverai. (*Elle rend l'écrin. Mello le reçoit en détournant la vue, pour cacher une émotion égale à celle d'Eulalie*)

MELLO, *à part.*

Cette situation est trop violente; je ne puis plus la supporter! (*Il se retourne vers Eulalie, et d'un ton qui peint le trouble qui l'agite, il lui dit:*) Eulalie...... Adieu.

Madame MILLER, *l'arrêtant par un geste timide.*

Ah! un instant encore.... Daignez répondre à une question.... tranquillisez le cœur d'une mère.... Mes enfans vivent-ils encore?......

MELLO.

Ils vivent.

Madame MILLER.

Et leur santé est-elle bonne?

MELLO.

Bonne.

Madame MILLER.

Oh Dieu! je t'en rends grace. Mon Eugène, votre Amélie?..... (*Mello, violemment agité et combattu entre l'honneur et l'amour, demeure muet. Eulalie continue avec plus d'ardeur et de vivacité.*)

Oh! le plus généreux des hommes, accordez-moi, par pitié, le bonheur de les voir encore une fois avant notre séparation, de les presser sur mon sein, d'admirer en eux les traits de leur respectable père. (*Silence d'un moment.*) Si vous saviez combien, dans le cours de ces trois terribles années, combien mon cœur à gémi; que de larmes coulèrent de mes yeux! Ah! permettez-moi de voir quelques instans mes enfans; qu'ils embrassent le sein maternel.

MELLO.

Vous les verrez ce soir même; je les enverrai au château. Vous pourrez, si vous voulez, les garder jusqu'au point du jour; mais qu'alors ils soient rendus à leur père. (*Silence d'un moment.*)

Madame MILLER.

Ainsi.... nous n'avons plus rien à nous dire pendant cette vie.... (*Rassemblant toute sa résolution:*) Adieu le plus généreux des hommes! (*elle prend timidement sa main:*) Oubliez une infortunée..... qui ne vous oubliera jamais. (*Elle s'incline, et tout-à-coup se précipitant aux pieds de Mello, elle dit:*) Ah! que je presse encore une fois de mes lèvres cette main chérie!

SCÈNE XI.

MELLO, Madame MILLER.

MELLO, *se hâtant de la relever.*

POINT d'abaissement, Eulalie ! point d'abaissement ! (*Lui serrant la main.*) Adieu......

Madame MILLER, *relevée, et la main dans celle de Mello.*

Pour toujours !

MELLO.

Pour toujours ! ! !......

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS ; LA COMTESSE, LE MAJOR.

(*La Comtesse tient* EUGÈNE, *le Major tient* AMÉLIE ; *ils descendent très-doucement, de sorte à ne pouvoir se trouver près de Mello et d'Eulalie qu'à leur dernier adieu.*

Madame MILLER.

NOUS nous quittons sans haine.... de votre part?

MELLO.

Ah ! sans haine.

Madame MILLER.

Et l'orsqu'enfin j'aurai asssez expié mes fautes, nous nous retrouverons dans un meilleur monde.....

MELLO.

Là ne règnent aucuns préjugés ; là tu m'es à jamais rendue.

(*Leurs mains sont entrelacées ; ils arrêtent l'un sur l'autre un regard douloureux, et, d'une voix tremblante, ils se redisent :*)

Adieu.....

(*Ils se séparent ; mais, en se retournant, Eulalie trouve, près d'elle, la Comtesse, qui élève l'enfant et le présente à sa mère. Eulalie le prend dans ses bras, et le serre contre son cœur. Le même jeu se fait, en même-tems, de l'autre côté, par le Major, qui présente la petite fille à Mello.*)

MELLO, *s'arrache des bras de sa fille, et s'écrie, en se retournant :*

Mon Eulalie ! ..... Embrasse ton époux.

(*Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre ; et, dans le même tems, les deux enfans, élevée à leur portée, par le Major et la Comtesse, s'attachent aux bras de leur père et de leur mère.*)

Madame MILLER.

Mon époux !

La toile tombe sur ce tableau.

FIN.